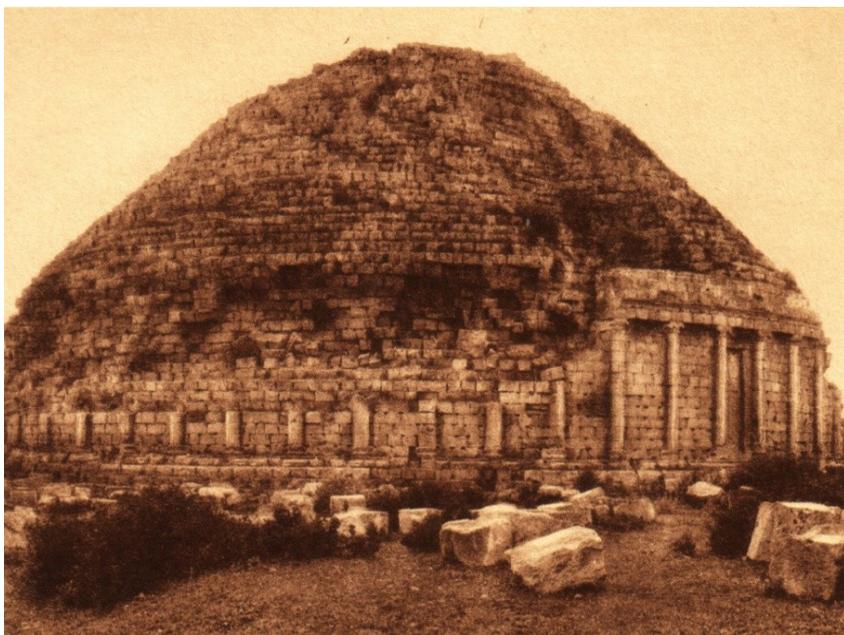


mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Le tombeau de la chrétienne (1931)

N°82 - Décembre 2015

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

Jeanine de la Hogue..... 4

Une soirée inattendue

Jeanine de la Hogue..... 6

Les chemins de mémoire

Le crépuscule marocain d'une aventurière : l'assassinat de Marga
D'Andurain à Tanger en 1948

Patrice Sanguy..... 11

Biographie

Louis Bertrand

Annie Krieger-Krynicky..... 39

Écrivain public

Le soleil parmi les ruines et les chefs-d'œuvre

Louis Bertrand..... 41

Les chemins de mémoire

Alexandre Bertrand (1813 – 1875)

Solange Dietsch..... 49

Les chemins de mémoire

Voyage de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice à Alger en 1860

Maxime Vauvert..... 57

Écrivain public

Zinzéla ! Zinzéla ! Constantine 6 août 1947

Félix DURRIEU..... 65

Les chemins de mémoire

Tazrout août 1951

Alain Amato..... 74

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net

Éditorial



Jeanine de la Hogue

« Je me souviens des jours heureux et je pleure ». La phrase tirée d'un texte célèbre est fort belle. Mais faut-il toujours pleurer sur les jours anciens ? Je ne le crois pas. Car il existe une occupation merveilleuse ... la lecture. Rien de tel qu'un bon livre pour vous redonner la mémoire. Le livre est à la fois une mémoire et une découverte. Chacun peut, en lisant, enregistrer les plus beaux souvenirs, les plus ensoleillés sans même s'en rendre compte et ce sont alors à ceux-là, qu'aux heures de cafard, on peut faire appel souvent sans le faire exprès ; et ce, malgré la beauté de la phrase : « Je me souviens des jours heureux et je pleure » . Mais il faut refuser de pleurer. Au contraire, il faut embellir cette mémoire, l'ensoleiller, la nourrir de ce qu'elle peut avoir d'heureux. Même si cette mémoire appartient à d'autres. Il suffit de la choisir bien lumineuse, pleine de jours heureux pour compenser l'actualité bien morose pour ne pas dire tragique. Tout est dans le choix que l'on fait de sa lecture. C'est un bon refuge contre le stress ; C'est merveilleux de retrouver dans le livre des raisons d'espérer. Notre revue aussi est faite pour cela. Elle raconte souvent des histoires qui nous sont inconnues mais qui souvent nous aident à voir le présent moins angoissant, des histoires qui nous invitent dans leur passé souvent bien sombre mais qui nous prouvent justement que les épreuves décrites n'étaient pas insurmontables. Vive le présent ! Si vous n'avez pas de souvenirs personnels, empruntez-en, c'est presque aussi efficace ! C'est le vœu que nous formons pour vous en ce moment où se clôture une année qui est loin d'être gaie. Que cette mémoire que je vous invite à trouver dans la lecture vous soit douce.





Une soirée inattendue

Jeanine de la Hogue

La voiture l'avait déposé à l'entrée du couvent. Le chauffeur s'était excusé de ne pas l'aider à porter sa valise, mais la prudence lui conseillait de regagner Alger avant la nuit.

La journée avait été fatigante et Jean-Yves avait hâte de prendre une douche. Le père supérieur du couvent qui participait au même colloque que lui, l'avait invité à passer la nuit à Notre Dame d'Afrique. « Vous verrez, c'est très calme et la vue est magnifique. Si vous le souhaitez, vous pourrez encore entrer dans la basilique, elle ne ferme qu'à 7 heures ». Jean-Yves avait apprécié la discrétion du religieux qui n'avait pas proposé de l'accompagner. Il avait encore une bonne heure avant le dîner et il avait le temps, après avoir déposé sa valise, d'aller voir cette église dont on lui avait beaucoup parlé.

Les eucalyptus qui entouraient la basilique frémissaient, on pourrait presque dire cliquetaient, animés par un vent léger. La journée avait été chaude, la climatisation était en panne dans la salle de réunion et la limonade qui faisait fonction de boisson lui avait semblé à peine fraîche. Aussi appréciait-il ce petit vent léger qui le baignait d'un certain bien-être.

Il s'était enfin décidé à pénétrer dans le sanctuaire. Dès l'entrée, l'atmosphère lui avait paru étrange. A quoi s'attendait-il au juste ? Le silence, la paix, la solitude le troublaient. La solitude ? Pas complète, à vrai dire. Sur le premier banc, trois silhouettes lui avaient rappelé les églises de son enfance où des religieuses se succédaient tout au long de la journée. Dans sa candeur enfantine, il s'était toujours demandé si elles étaient là pour tenir compagnie au Bon Dieu pour qu'il ne s'ennuyât pas. Et pourtant on ne les entendait jamais parler...

Le petit garçon ne connaissait pas encore les mystères de la méditation.

Au bout d'un moment, il entreprit d'aller voir de près les ex-voto qui garnissaient les murs. Très émouvants ces témoignages de reconnaissance envers la Vierge. L'un d'eux, certainement le plus ancien, racontait l'histoire d'un jeune garçon, sauvé d'un naufrage, et qui le disait avec un dessin naïf, une barque qui dansait à la crête d'une énorme vague, tandis que le jeune marin s'accrochait à l'avant de la barque, les yeux levés au ciel, la peur et l'espoir se mêlant dans une même expression que l'artiste avait particulièrement bien rendue. La date de l'ex-voto indiquait 1858, septembre 1858 et c'était, autant que Jean-Yves s'en souvenait, bien avant l'inauguration de la basilique.

Une plaque indiquait qu'une chapelle avait d'abord été construite non loin de là et accueillait déjà un pèlerinage. C'est Mgr Pavy qui fit commencer la construction du sanctuaire en 1858, inauguré en 1872 par Mgr Lavigerie. La Vierge jusqu'alors honorée dans un olivier creux d'un ravin voisin avait alors trouvé sa place.

La nuit envahissait peu à peu l'église. La courtoisie, sinon la piété, lui commandait d'aller saluer la maîtresse des lieux, la Vierge noire. Cette Vierge, dont la teinte foncée intriguait, devait, paraît-il, sa couleur au bronze dont elle était faite. Il lirait plus tard la véritable histoire.

En passant devant le premier rang, il s'était incliné devant les trois formes qu'il croyait être des religieuses et qui, en fait, étaient revêtues du haïk blanc des Algéroises. Il s'était souvenu qu'on lui avait raconté que la basilique était souvent visitée par des musulmanes.

En sortant, il s'était avancé sur l'esplanade. Une légère brume commençait à envahir Alger, quelques lumières s'allumaient, presque une à une, comme si un mystérieux

allumeur de réverbères faisait sa tournée du soir avec conscience et régularité.

Une odeur subtile montait de la ville, épices, fumée, puis peu à peu, grillades. Sur le chemin, les herbes, les plantes, thym, sauge, romarin, chauffées par le soleil toute la journée, semblaient vouloir lutter contre les odeurs citadines et rendre toutes les senteurs exaltées par le couchant.

Avec la paix du soir montaient aussi les bruits de la vie, les cris, les pleurs, la joie et peut-être le malheur. La fraîcheur tout à coup envahit Jean-Yves. Le soleil avait brusquement disparu. En Afrique, les crépuscules très beaux sont aussi fort brefs, presque inquiétants par leur rapidité.

Il était temps d'aller rejoindre le père supérieur et de lui faire part d'un certain nombre de réflexions. Des enfants, des jeunes gens avaient commencé à dîner dans une grande salle et, après le silence de l'église, le bruit de leurs conversations l'étourdissait.

Un religieux venait à lui pour l'inviter à passer à table. Le père supérieur l'attendait et Jean-Yves eut l'impression que c'était avec une certaine impatience. Il s'était excusé en racontant sa visite à la Vierge noire. Le bénédicité expédié, le repas, assez frugal, s'était déroulé curieusement vite, le père supérieur ne semblant pas disposé à entamer de grandes discussions. Un peu surpris, Jean-Yves avait renoncé à la perspective d'une grande soirée d'échange intellectuel.

Son hôte, avant de le quitter, s'était excusé de ne pas lui consacrer sa soirée, des obligations l'en empêchaient. Par politesse, Jean-Yves avait, de son côté, invoqué un rapport urgent à rédiger. Rentré dans sa chambre, il avait machinalement ouvert la radio. Surpris par le débit du speaker, il avait vite compris qu'il s'agissait de la retransmission d'un match. Il s'était soudain souvenu que c'était un match important.

Il avait alors un peu regretté d'avoir accepté l'invitation du père supérieur et de ne pas être, à cette heure, installé tranquillement devant un poste de télévision, dans un hôtel, un verre de whisky (pourquoi pas ?) à la main.

Un peu dépité, il s'était résolu à prendre enfin sa douche. Soudain, malgré le bruit de l'eau, il avait perçu, à travers le mur, des clameurs, joie ou dépit, il ne savait, mais clameurs de foule. Se rhabillant à la hâte, il était sorti dans le couloir, se guidant sur le son. Il devinait que, tout près de là, des jeunes peut-être regardaient le match et il était bien décidé à demander une place devant ce fameux match. Ayant localisé le lieu qu'il recherchait, il avait frappé à la porte et, devinant plus qu'entendant une invitation à entrer, il avait franchi le seuil en refermant soigneusement derrière lui. Puis, se retournant et tout prêt à se confondre en excuses, il s'était retrouvé nez à nez avec le père supérieur, lui-même fort surpris mais qui, devant la drôlerie de la scène, fut pris d'un vrai fou-rire que ne tarda pas à partager son hôte. Ainsi, ils auraient tout de même leur soirée, l'échange intellectuel remplacé par des commentaires sur le match.



Notre Dame d'Afrique en 1938



Le crépuscule marocain d'une aventurière : l'assassinat de Marga D'Andurain à Tanger en 1948

Patrice Sanguy



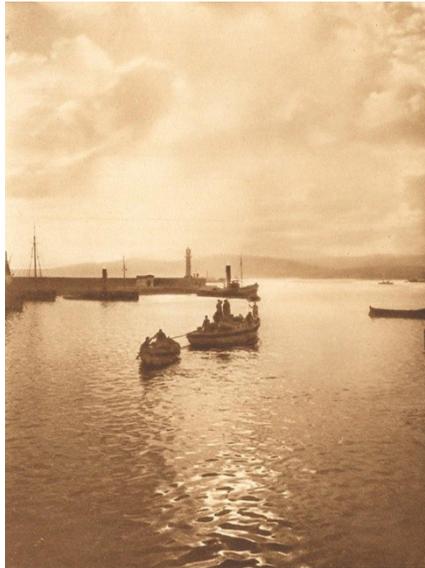
Armoiries de Tanger sous le régime international 1923-1956

Dans le courant de l'été 1948, un yacht superbe, le Djéïlan', fait une entrée remarquée dans la baie de Tanger.

Remarquée car les amateurs de voile reconnaissent vite dans ce ketch racé de 53 pieds de long la main du grand architecte naval Colin Harper qui l'a construit en Norvège en 1900. Leur curiosité est aussi piquée par le Blue Ensign flottant

à sa poupe, pavillon réservé d'ordinaire à la famille royale britannique ainsi qu'aux membres de certains des clubs nautiques les plus huppés du Royaume-Uni. Or, la propriétaire, du moins celle qui se présente comme telle, n'est pas dans ce cas. C'est une française qui a récemment acheté sur la Côte d'Azur ce bateau appartenant avant la guerre à lord Clarke, ancien ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris et ne lui a pas encore trouvé de port d'attache.

Bref, de petits faits intrigants mais rien qui puisse alimenter longtemps les conversations de la petite ville qu'est encore à cette époque Tanger, d'ordinaire plutôt paisible en dépit du complexe statut international qui en fait, depuis 1924, un havre fiscal avant la lettre et lui a valu également, une réputation, en grande partie surfaite, de repaire d'espions et de trafiquants en tout genre.



Soleil levant sur la baie

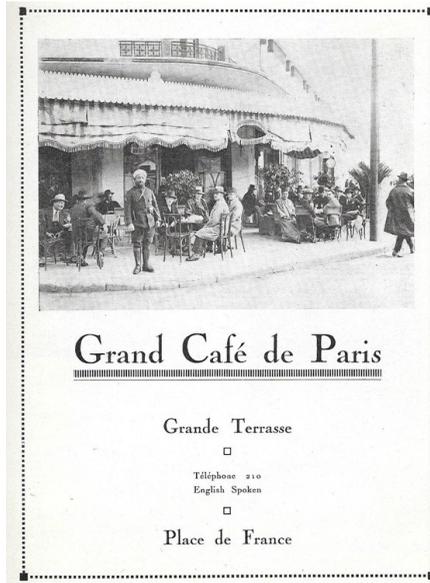
La personnalité de la nouvelle venue, Marga d'Andurain, en revanche, a de quoi faire jaser. Installée non loin du port dans une villa au numéro 2 de la rue Grotius et, donc sous les auspices assez inattendus d'un célèbre juriste hollandais, la dame jouit d'une réputation d'aventurière chargée. Elle est même auréolée d'une légende assez noire la créditant non seulement d'espionnage, mais de plusieurs meurtres. Tout récemment encore, en 1946, elle faisait les gros titres des journaux français, des articles à sensation l'accusant d'avoir causé la mort par empoisonnement de son propre neveu et filleul, Raymond Clérisse. Ce n'était pas la première fois que pareille mésaventure lui arrivait. Certes, la navigatrice avait été blanchie à chaque fois, mais elle paraissait néanmoins abonnée aux faits divers.

Or, comme pour donner raison à la rumeur publique, quelques semaines après son arrivée, Marga d'Andurain, âgée alors de cinquante-cinq ans, était assassinée à bord de son yacht. Disparition qui mettait un point final à une carrière d'une aventurière que quelques féministes, dont sa propre petite-fille, l'historienne Julie d'Andurain, ou encore la journaliste espagnole Cristina Morato, présentent volontiers aujourd'hui comme une avant-gardiste de la lutte des femmes victime d'un monde machiste. Ceci, en réaction évidemment au combiné de Mata Hari et de Brinvilliers qu'en son temps beaucoup d'auteurs avaient complaisamment décrit. Bref, qu'on voit en cette femme belle, élégante, sportive et mondaine, une féministe d'avant-garde ou une espionne doublée d'une empoisonneuse et un aigrefin, voire pour les âmes bienveillantes, une écervelée se mettant toujours dans des situations impossibles, il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord : Marga d'Andurain avait tout pour enflammer les imaginations. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que l'on n'ait pas manqué de broder sur sa vie et sur sa mort sans trop se soucier d'exacti-

tude factuelle. Essayons de démêler quelques faits certains de la légende.

Prenons, pour commencer, un auteur qui a fortement puisé dans cette légende noire et contribué à la diffuser en l'enjolivant. Dominique Pons, journaliste né au Maroc, a ainsi fourni dans son livre *'Les riches heures de Tanger'* publié en 1990 aux éditions de la Table Ronde, une version de l'affaire assez typique des libertés que la rumeur publique a pris avec des faits qui, s'agissant du personnage, ne sont pas toujours faciles à établir.

« Le procès d'Assises – écrit Dominique Pons page 226 – qui passionna Tanger et le Maroc tout entier, fut celui des meurtriers de la comtesse Magda d'Andurain. Née à Bayonne le 29 mai 1895, la belle comtesse mena une vie aventureuse au Moyen-Orient, séjournant longtemps à Palmyre, en Syrie, et se vantant d'avoir été la seule Européenne à se rendre à La Mecque, Il est vrai qu'elle avait épousé un Arabe pour y parvenir. Ces aventures et bien d'autres, moins glorieuses, lui ayant valu quelques démêlés avec la justice française dans les années 46-47, elle avait jugé bon de se rendre à Tanger à bord de son yacht, le Djéïlan, en août 1948, sans doute pour le vendre à des contrebandiers. A son bord, un couple à son service, Hans Abel et Hélène Kulz, ex-nazis ayant gagné la France avec un passeport au nom de Poncini. »



Affiche du Grand café de Paris

Relevons tout de suite les erreurs qui entachent cette entrée en matière. Si Marga, et non Magda, d'Andurain est bien née à Bayonne, c'est en 1893 qu'elle y a vu le jour sous le nom de Marguerite Clérisse. Ses camarades l'avaient surnommée Marga dans un couvent espagnol, surnom qui lui était resté. Mais là, comme dans d'autres institutions privées elle s'était rendue insupportable par son indiscipline et, ne sachant plus qu'en faire, sa famille l'avait mariée à dix-sept ans avec un vague cousin, Pierre d'Andurain.

Élément d'identité supplémentaire, le jeune marié était issu d'une antique noblesse basque mais non titrée. Pour combler cette regrettable lacune, les nouveaux époux, aussi avides de mondanités l'un que l'autre, s'empressèrent de se décorer

allègrement des titres imaginaires de vicomte et vicomtesse et non de comte et comtesse, comme l'écrit Dominique Pons (d'autres journalistes plus généreux, sont allés jusqu'à promouvoir Marga au rang de marquise probablement pour pousser le parallèle avec la Brinvilliers).

Erreur de plus de conséquence, les anciens employés et assassins de Marga d'Andurain, Hans Abel (ou Abele) et Hélène Kuntz (et non Kuz), ne furent pas condamnés à mort, comme l'affirme imprudemment Dominique Pons, mais s'en tirèrent pour l'homme avec vingt ans de prison, dont il ne fit que la moitié, et pour la femme avec un an seulement. Quant aux véritables motifs du meurtre, la juridiction internationale tangeroise, comme on le verra, se contenta d'une dispute ayant mal tourné.

Passons à l'affaire de La Mecque. Il est faux que Marga, pourtant assez portée elle-même à enjoliver les choses, soit parvenue à entrer à La Mecque. Elle avait eu en revanche beaucoup de difficultés à se soustraire à la justice séoudienne qui l'accusait d'avoir assassiné le malheureux Bédouin qu'elle avait épousé afin de faciliter son projet. On reviendra là-dessus.

Tout aussi surprenant est le fait, qu'ayant mentionné l'affaire du voyage (manqué) à La Mecque, Dominique Pons n'ait rien dit de la solide réputation d'espionne que s'était faite la fausse vicomtesse basque alors qu'elle habitait Palmyre où, avec son époux, elle avait créé, en bordure des ruines antique, un hôtel rapidement devenu légendaire, l'hôtel de la reine Zénobie d'où elle était partie pour son équipée en Arabie.

L'historien Henri Lerner, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris XII, quant à lui, a évoqué cette dernière accusations dans une biographie puisée aux meilleures sources, celle du général Georges Catroux qui eut affaire à Marga d'Andurain à deux reprises, la première fois en Syrie au temps du mandat français, la seconde en Algérie au lendemain

de la guerre. Résumons qu'en dit à la page 90 de son ouvrage l'auteur de *Catroux* (Albin Michel, 1990).

Arrivé en 1926 au Levant, après avoir été au Maroc aux côtés de Lyautey, le lieutenant-colonel Catroux s'attela à la tâche de réorganiser les services de renseignements français dont les erreurs avaient d'après lui largement contribué à l'insurrection du Djebel Druze que l'armée française éprouvait le plus grand mal à juguler. En élève de Lyautey qui l'avait formé, Catroux, se mit en devoir d'associer action politique et action militaire. Il « entreprenant - dit Lerner - d'étouffer la rébellion en réchauffant ses vieilles amitiés en pays druze et s'employa de la sorte, au prix d'un véritable travail de démantèlement, à dissocier le bloc nationaliste cimenté par les maladresses de la France en disloquant l'alliance contre-nature des bourgeois de Damas et des Druzes, leurs ennemis traditionnels.

La guerre de l'ombre - ajoute Lerner - contre les agents de l'Angleterre exigeait encore plus de doigté, comme dans le cas de cette aventurière de haut vol, Marga d'Andurain, dont le capitaine Bouteillé, commandant la place de Palmyre, avait dénoncé les agissements. » Et Henri Lerner d'apporter la précision suivante : « Le lieutenant-colonel Catroux accepta de la blanchir, moyennant peut-être un retournement qui l'eût fait changer de camp. »

On remarque le « peut-être » qui, l'honnêteté force à le reconnaître, introduit un léger doute, quoique sur le seul retournement et non pas sur l'activité au service de l'Angleterre, puissance qui, on le sait, sapa consciencieusement les positions de la France en Syrie mais avait aussi de sérieuses raisons de s'intéresser aux activités des grandes tribus bédouines du Désert syrien que traversait l'oléoduc par lequel transitait vers la Méditerranée l'or noir des champs pétrolifères irakiens exploités par les Britanniques.

La nuance de doute disparaît lorsque l'historien évoque les retrouvailles à Alger de Marga d'Andurain et de Georges Catroux, devenu par ordonnance du général De Gaulle en date du 28 août 1944, commissaire délégué général du gouvernement pour l'Afrique du nord. Voici, en résumé, la version du général Catroux telle que la rapporte Henri Lerner.

Marga d'Andurain, qui, on le verra plus loin, avait multiplié les activités douteuses sous l'Occupation, avait franchi clandestinement les Pyrénées à la fin de l'année 1943. Internée quelque temps au camp de Miranda de Ebro, elle s'y était fait des relations parmi d'authentiques résistants. Puis, libérée, elle avait rallié Alger au début de 1944.

Elle sollicite alors un rendez-vous, écrit Henri Lerner, page 233 de son ouvrage, avec le haut-commissaire et « lui demanda une mission en Syrie. Agacé, le général se débarrassa d'elle en l'assignant à résidence surveillée à Blida. Mais les relations de la dame lui permirent de remonter jusqu'à De Gaulle, qui annula cette décision à la suite de l'intervention de Louis Vallon et d'Emmanuel d'Astier. » En historien consciencieux, Henri Lerner cite ses sources auxquelles on peut se reporter si besoin est. Au total le jugement n'est pas tendre. Tout grand bourgeois qu'il était lui aussi, et sachant être, quand cela lui était utile, mondain et fastueux, le général n'avait été ni amusé, ni séduit.



Mosquée de la Kasbah

Passons à un journaliste Gérard Dardaud (1899-1993) qui a été l'un et l'autre. Fort bien informé cependant, puisqu'il fut, de 1927 à 1956, correspondant au Caire de l'Agence France-Presse pour le Moyen-Orient, avant de devenir chroniqueur à Europe 1 pour la même région, Gérard Dardaud fut, comme tant d'autres, fasciné par la pseudo-vicomtesse basque qu'il promeut lui aussi au rang de comtesse. A telle enseigne qu'il lui consacra le premier chapitre (pages 21 à 41) d'un livre de souvenirs *'Trente ans au bord du Nil ; un journaliste dans l'Égypte des derniers rois'* paru en 1987 aux éditions du Lieu commun dans la collection 'Islamie' dirigée par Jean-Pierre Péroncel-Hugoz qui a préfacé l'ouvrage.

Comme l'indique l'intitulé du chapitre ('L'aventurière et son consul'), il s'appuyait pour retracer la carrière de Marga

d'Andurain en Orient, nous venons d'y faire allusion, sur le récit de Roger Maigret qui fut de 1928 à 1946 chef de la représentation diplomatique française en Arabie séoudite et se trouvait donc en poste à Djeddah lorsque la nouvelle musulmane fraîchement convertie débarqua en 1933 dans ce qui s'appelait encore le royaume du Nejd-Hedjaz, avec un mari de circonstance, sujet séoudien, dans l'intention de faire le pèlerinage aux Lieux saints de l'Islam.

Plus qu'un simple témoin de l'affaire, Roger Maigret y joua un rôle décisif. C'est en effet au consul de France qu'elle appelait 'son sauveur' que Marga eut recours à deux reprises pour se tirer de deux mauvais pas successifs dans lesquels elle s'était fourrée. La première fois après que le bureau des pèlerinages l'eut assignée à résidence dans le harem du gouverneur de la ville en attendant que celui qui était censé être son époux musulman sollicite du roi, seul habilité à le faire, une dérogation accordant à sa femme supposée l'autorisation de participer au pèlerinage avant le délai réglementaire de deux ans imposé aux nouveaux convertis. Rendant à sa compatriote un premier et fier service auquel il n'était en obligé, celle-ci étant devenue séoudienne par son mariage, le consul obtint, grâce aux excellentes relations qu'il entretenait avec les autorités locales, qu'elle soit transférée du harem dans un hôtel.

Le consul poussa même la complaisance jusqu'à confier à son fils adolescent, qui s'ennuyait mortellement à Djeddah, le soin de servir de chaperon à la vicomtesse, une femme, même âgée de quarante ans, ne pouvant sortir seule aux termes de la loi séoudienne.

Inutile de dire que la vie devenait du jour au lendemain sensiblement plus agréable pour la recluse qu'au harem du gouverneur. Dans la journée, le jeune homme emmenait la séduisante captive vers des plages isolées où elle pouvait se

débarrasser de ses voiles. Le soir, elle distrait la colonie diplomatique en leur racontant les mille et une anecdotes dont cette intarissable bavarde avait un stock inépuisable.

Le clou était la séance d'exorcisme à laquelle sa famille l'avait soumise adolescente indisciplinée et à laquelle avait officié, sans résultat notable, l'évêque de Bayonne en personne dans sa cathédrale. Sa description de la séance d'épilage manuel à laquelle les dames du harem s'étaient livrées, malgré ses hauts cris, sur son intimité avait aussi beaucoup de succès.

L'amuseuse mondaine en profitait pour tailler des croupières aux militaires français de Palmyre, individus selon elle de la plus basse extraction qui, furieux de se faire rappeler aux bonnes manières, s'en étaient vengés de façon ignoble en lançant contre elle de ridicules accusations d'espionnage. Fort heureusement, ajoutait-elle, les fonctionnaires du haut-commissariat et de l'état-major qui, eux, étaient des hommes du monde n'avaient fait qu'en rire. Ravi, son auditoire opinait du chef en descendant les alcools ramenés de ses missions au Caire par le consul.

L'assignation à résidence se passait donc de façon somme toute supportable lorsque les choses prirent soudainement une très fâcheuse tournure. Soléïman, le mari séoudien avec lequel Marga avait refusé de cohabiter, s'avisa de passer subitement de vie à trépas, non sans l'avoir préalablement accusée devant témoins de l'avoir empoisonné.

A cette accusation, pour laquelle elle risquait la pendaison, la veuve faillit ajouter le chef d'adultère passible comme on sait de mort par lapidation, le jeune Maigret se trouvant dans sa chambre lorsque la police débarqua à l'hôtel pour signifier à Marga l'accusation dont elle était l'objet. Fort heureusement, le jeune homme qui, Dargaud oublie de le dire, risquait la même peine, avait eu le temps de se glisser sous le lit avant de regagner la résidence du consul et d'alerter son père. Chérubin

et la Comtesse ? Beaumarchais ou Labiche ? En Arabie, où ni l'opéra, ni le vaudeville n'ont droit de cité, l'intrigue risquait de tourner au drame.

Résumons la suite. La justice séoudienne ne disposant pas alors de services d'autopsie et d'analyse, le juge se contenta de l'avis d'un médecin connu du consul qui, après avoir examiné la trousse de médicaments de Marga, certifia qu'elle ne contenait que des produits parfaitement inoffensifs. La veuve fut donc reconnue innocente au grand dam des frères du défunt, toujours convaincus de sa culpabilité. Quant au pèlerinage à La Mecque, il n'en était plus question. Plus de mari, plus de pèlerinage. Elle devait quitter le pays.

Dargaud ajoute cependant que d'autres considérations avaient pu peser dans la balance d'une justice parfois expéditive. En 1933, le tout jeune état séoudien qui n'était pas encore la puissance pétrolière qu'il devait devenir par la suite, tirait l'essentiel de ses ressources des droits d'entrée versés par les pèlerins.

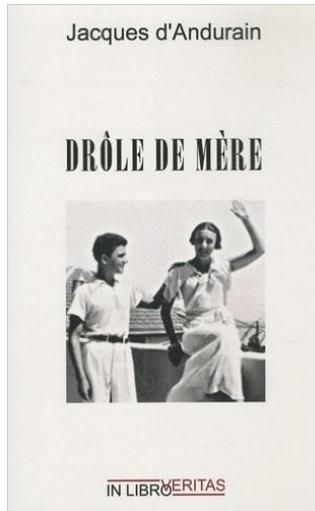
Or ceux-ci, pour une large part, provenaient de l'Afrique française, voire, dans le cas des Turcs ou des Balkaniques qui faisaient encore le trajet par voie terrestre, devaient traverser le territoire syrien sous mandat français.

M. Maigret n'avait sûrement pas manqué de faire comprendre, dans le langage le plus diplomatique possible, qu'il serait dommage que la France en vienne à éprouver des difficultés à assurer dans de bonnes conditions l'acheminement de ses sujets musulmans vers les Lieux saints. Quand on parle intérêt réciproque, il est rare qu'on ne se comprenne pas. Innocente ou pas, celle que le bon M. Maigret appelait en souriant « la plus charmante des folles » s'était miraculeusement tirée, grâce à lui, du guêpier dans lequel elle s'était fourrée.

Quelque temps plus tard, bien que les autorités françaises se soient beaucoup fait tirer l'oreille, elle était autorisée à rentrer

en Syrie où son mari Pierre devait être assassiné, c'est du moins ce que croit Dargaud, à l'instigation de la parentèle du malheureux Soléïman. Les ennemis de Marga, quant à eux, ne manquèrent pas de l'accuser d'en être l'instigatrice.

Ni l'une, ni l'autre de ces accusations ne semble devoir être retenue. Marga avait procédé à une transaction financière avec la famille de Soléïman dès son retour en Syrie, et disposait d'un alibi imparable en ce qui concerne le meurtre de son mari auquel elle était très attachée. Quant à elle, payant de retour les militaires qui, pensait-elle, étaient à l'origine de ces accusations, elle resta convaincue pour sa part qu'ils avaient commandité le meurtre. Passons sur ces deux épisodes et revenons à l'affaire de La Mecque.



En couverture de son livre, Jacques d'Andurain a fait figurer cette photo prise au Caire vers 1925 sur laquelle il se trouve avec sa mère

C'est un son de cloche passablement différent de celui de Dargaud que fit entendre très tardivement, Jacques d'Andurain.

Fils cadet de Marga, il consacra dans son grand âge un livre de souvenirs intitulé *Drôle de mère* à celle qu'il eut si souvent à défendre, et d'abord contre elle-même. Paru bien après les précédents mais de peu postérieur au mémoire universitaire dans lequel sa propre fille, Julie, née une vingtaine d'années après la mort de sa grand-mère, décrivait celle-ci, c'est ses propres termes, comme une « occidentale d'avant-garde », Marga n'apparaît au fil des pages ni comme une aimable écervelée, ni comme une grande bourgeoise en rupture de ban.

En effet, dans ce que Julie d'Andurain, n'en pouvant mais, qualifie de « perspective provocatrice largement revendiquée », son père brosse un tableau souvent sinistre des activités auxquelles celle qui était née Marguerite Clérisse se livra tout au long des cinquante-cinq années de son existence. Pour dire les choses comme elles sont, les agissements de l'intéressée n'exhalent guère dans ce livre le délicat parfum des roses de Damas. Ce serait plutôt la fosse à purin.

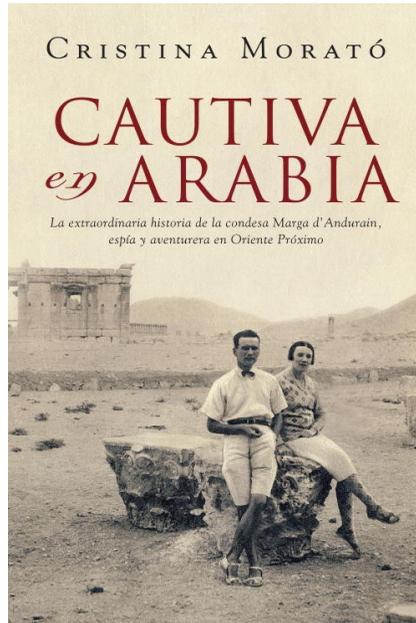
du rang, etc. En un mot, en matière d'ambitions sociales, la fille de Maxime et Marie Clérisse se comportait pour la galerie comme ce qu'il est convenu d'appeler dans son milieu, une parfaite arriviste. Une arriviste et non pas une révolutionnaire, ce qui n'est pas du tout pareil. Elle ne rêvait pas de détruire le monde des puissants, elle voulait en être, c'est bien différent.

Le hic, c'est qu'il lui fallait pour cela, c'est du moins ainsi qu'elle le voyait, une fortune qu'elle n'avait pas et que ni elle, ni son époux Pierre d'Andurain, n'étaient capables de se procurer par des moyens classiques. En effet, alors qu'ils entendaient vivre sur un grand pied, les époux considéraient comme indignes d'eux la notion de travail, au point que Pierre se refusait à accueillir en personne les clients de son hôtel.

Au passage, Jacques d'Andurain révèle que ses parents étaient tous deux toxicomanes, lui à l'opium, elle à la cocaïne. Notons que l'opium pourrait rendre compte pour partie de l'apathie chronique de son père, et la cocaïne la propension de plus en plus marquée de sa mère à la violence. La nécessité de se procurer de la drogue pourrait aussi expliquer l'installation à Palmyre, où se croisaient les caravanes venues de Turquie et de la Perse, régions productrices de drogue.

C'est peut-être dans ces trafics de drogue qu'il faut chercher l'explication de l'assassinat de Pierre d'Andurain à Palmyre. Quoi qu'il en soit, reste que la drogue était pour ces paniers percés une source supplémentaire et permanente de dépenses. Il fallait sans cesse trouver un argent que seules des activités occultes autant qu'inavouables pouvaient procurer.

L'espionnage, on l'a vu, fut une de celles dont Marga d'Andurain fut très tôt accusée. Selon Jacques d'Andurain c'est faux, bien qu'il admette que sa mère ait découvert Palmyre en compagnie d'un officier de renseignements britannique, le major Sinclair, dont elle était la maîtresse au Caire.



Jacques d'Andurain et sa mère à Palmyre
Photo de couverture du livre de Cristina Morato

Qu'en est-il véritablement ? Même si l'on en est réduit aux hypothèses, les dénégations de Jacques d'Andurain laissent un tantinet sceptique. A l'époque où Marga d'Andurain est soupçonnée de faire du renseignement pour les Anglais, il était en pension chez les jésuites à Beyrouth, puis étudiant à l'université américaine de la capitale libanaise. Les faits et gestes de sa mère à Palmyre pouvaient donc lui échapper.

Mais en supposant qu'il faille le croire, et ceci en dépit des affirmations très précises du général Catroux, et que Marga d'Andurain n'ait pas donné dans le renseignement rémunéré, il reste encore à son palmarès les trafics et les assassinats que son fils admet en revanche sans se faire prier. Et sur lesquels il fait des révélations jusque-là inédites.

Commençons par les trafics. Jacques d'Andurain dresse la liste, sans doute non exhaustive, de ceux auxquels sa mère se livra, de la fabrication de fausses perles censées avoir l'éclat des vraies à celui envisagé à Tanger de faux napoléons à fabriquer à Tanger avec de l'or acheté à bas prix au Congo, en passant par les faux dollars à la Libération à Nice.

On n'aura garde d'oublier de relever la vente à des gogos, dans le Paris de l'Occupation, de faux souvenirs de famille achetés au décrochez-moi-ça, à moins qu'ils ne proviennent de vols ou de pillages, ce qui ne serait pas non plus surprenant dans le contexte. Toutes activités supposant naturellement la fréquentation d'un milieu interlope et fort dangereux avec lequel Marguerite Clérisse avait au moins un point commun, une absence de scrupules allant jusqu'à un mépris total pour la vie humaine. Après les trafics, les assassinats, deuxième spécialité d'une personne se piquant de respectabilité.

Puisqu'on est sur le chapitre de l'Occupation, on prendra un exemple assez saisissant que donne Jacques d'Andurain dans son livre. Un jour, à Paris, sa mère lui demanda de l'accompagner chez une vieille amie, mademoiselle Achille-Fould, chez qui elle devait prendre le thé à la Plaine Monceau. Là, son fils chéri qui avait déjà tué pour la Résistance, rendrait, n'est-ce pas ?, à Maman le petit service d'étrangler la vieille dame.

Il ne s'agissait d'ailleurs, disait-elle que d'abrèger les souffrances de son amie, fort malade, puis de mettre la main sur une collection de bijoux de prix dont celle-ci n'aurait plus l'usage.

Bien décidé à l'empêcher de mener à bien son projet, Jacques l'accompagne en effet. Et lorsque sa mère entreprend d'amener son amie à montrer ses bijoux à son fils qui, dit-elle, adore ça, celui-ci détourne la conversation sur les dons picturaux de la charmante vieille dame, qui est en excellente santé

et, ravie, lui offre de faire son portrait. Le coup a raté. Il ne reste plus qu'à prendre congé.

Fureur rentrée de Marga qui, une fois dans la rue, accable de reproches son fils. Celui-ci tente de se défendre en prétextant avoir décelé la présence d'une domestique. « Tu n'avais qu'à la tuer elle aussi ! », explose sa mère. Et de se lamenter sur le mauvais sort qui l'a fait entrer dans une famille où les hommes sont incapables de rien faire de leurs dix doigts et contraignent les femmes à tout faire elles-mêmes. Paroles bien senties, qui n'étaient pas véritablement une façon de parler. Car, comme on l'apprend à la lecture de *Drôle de mère*, si Marga avait besoin d'aide pour étrangler les vieilles dames, ce qui, remarquons-le au passage, est une curieuse façon de libérer les femmes, elle savait fort bien se débrouiller toute seule, ou à peu près, quand elle avait décidé d'éliminer une de ses victimes par le poison.

C'est ainsi, comme elle le reconnut plus tard devant son fils, qu'elle avait bel et bien expédié dans l'autre monde, et le Bédouin Soléïman et son neveu Raymond Clérisse. Dans le cas du premier elle avait utilisé du cyanure dissimulé dans un sédatif, et pour le second un puissant poison, d'Andurain ne dit pas lequel, injecté dans une truffe en chocolat.

Jacques d'Andurain ne cache pas non plus, ce que personne ne savait jusque-là, qu'il avait sauvé sa mère lors de la mort de son cousin en jetant le poison dans les toilettes à l'arrivée des policiers. Il reconnaît aussi qu'en Syrie c'est lui que sa mère avait envoyé par sa mère acheter du cyanure à la pharmacie sous prétexte de tuer un chien avant le départ pour l'Arabie. Il pousse la précision jusqu'à indiquer que M. Eddé, le pharmacien, était le propre père d'un futur président de la République libanaise, Raymond Eddé.

Le mobile maintenant, puisqu'il en faut un dans toute affaire criminelle. Pour ce qui est de Soleïman, le poison avait été

acheté, disait-elle, à titre de précaution, pour le cas où le jeune homme prétendrait, contrairement à sa promesse, l'obliger au devoir conjugal. Ce qui, disait-elle encore, avait été le cas à Djeddah.

Peut-être. Mais on peut envisager une autre explication que ce soudain accès de vertu plutôt conventionnel pour une avant-gardiste. Marga avait promis, par contrat à Soléïman une rétribution forfaitaire conséquente pour ses services. La moitié de la somme ayant été versée avant le départ, le reliquat devait être payé au retour de La Mecque.

Soléïman, aurait-il fait monter les enchères à Djeddah, lui qui seul pouvait solliciter du roi la dérogation nécessaire à l'entrée de son épouse dans la Ville sainte ? Ou bien, plus simplement, voyant se profiler la perspective de perdre la prime escomptée, en aurait-il exigé le paiement, au motif qu'il avait fait son travail et n'y était pour rien si l'affaire avait échoué ? On ne le saura jamais, mais ce n'est pas impossible non plus. Bref, l'évaporée inconsciente du danger et injustement accusée de meurtre au secours de laquelle s'était porté le chevaleresque M. Maigret avait bel bien roulé dans la farine le crédule consul de Djeddah.

Quant à Raymond Clérisse, sa tante et meurtrière avait livré à son fils un mobile, si l'on veut, plus simple. Après avoir accepté de l'aider à supprimer Madeleine, veuve de Jean-Pierre frère aîné de Jacques, avec laquelle elle avait un différend (probablement pécunier), celui-ci était en passe de la trahir. Il fallait donc supprimer un témoin gênant qui allait se transformer en accusateur.

Jusque-là, c'est Marga qui tue ou projette de tuer. Mais à Tanger la prédatrice devient gibier. Mais pour quelle raison et qui a décidé de l'inscrire à son tableau de chasse, c'est ce qui reste mystérieux. Car, là encore, se pose la question du mobile. Lors de son procès, l'allemand qu'elle employait, Abele, qui se

présentait comme un rescapé des camps de concentration nazis, avait prétendu avoir été indigné parce que sa patronne entendait le faire participer à l'évasion vers l'Amérique du sud via l'Espagne d'un ancien collaborateur des nazis.

Une altercation aurait alors éclaté au cours duquel Marga d'Andurain aurait fait une chute accidentelle mais fatale dans l'escalier du bateau. Le corps, lesté de batteries de plomb, aurait ensuite été immergé au large du cap Malabata promontoire qui ferme vers l'Est la rade de Tanger. C'est, mais avec une précision supplémentaire, la version rapportée, aux pages 40 et 41 de son livre, par Gérard Dargaud dont l'intérêt pour la 'vicomtesse' ne s'était pas tari après l'affaire de Djeddah. Lisons ce qu'il en dit :

« Le 29 mars 1949, la section criminelle du tribunal mixte de Tanger condamna Abele à vingt ans de réclusion. Dans le procès, il avait mentionné une activité insoupçonnée de sa patronne : elle facilitait, disait-il, les évasions des collaborateurs de la Gestapo cherchant refuge par l'Espagne en Amérique du sud. »

Apportons ici une précision concernant le Tribunal mixte de Tanger. Instauré par une convention de 1923 entre la France, l'Espagne et la Grande-Bretagne, cette juridiction modifiée par la suite à plusieurs reprises, avait été mise en place pour supprimer dans la zone de Tanger le régime archaïque des Capitulations en vertu duquel les résidents étrangers relevaient des tribunaux consulaires.

En 1948, il était régi par une convention signée en août 1945 au lendemain de l'évacuation de la zone par les troupes espagnoles qui l'occupaient depuis novembre 1940 en violation du droit international. Il comprenait douze juges affectés au siège et nommés par le souverain marocain - en pratique le résident général français à Rabat - sur proposition de leur gouvernement ; soit un pour chacun des pays suivants :

Belgique, Grande-Bretagne, États-Unis, Italie, Maroc, Pays-Bas, Portugal et Suède, la France et l'Espagne, pour leur part, en nommant chacune deux.



Dans les affaires criminelles, des jurés étaient désignés par tirage au sort parmi les personnes enregistrées dans les consulats des puissances garantes du statut de la ville.

N'ayant à connaître que des affaires concernant des étrangers, ce tribunal cohabitait par ailleurs avec d'autres, de droit purement marocain, ayant compétence pour les affaires intéressant les seuls sujets musulmans et israélites de Sa Majesté le sultan du Maroc. Cela peut paraître très compliqué mais il ne s'agissait là que d'une des nombreuses particularités d'un statut original dont les habitants de la zone internationale s'accommodaient fort bien. Mais poursuivons le récit de Dargaud.

« Les juges n'avaient pas attaché d'importance à ses déclarations, mais les agents des services de renseignements interalliés avaient retenu un nom cité par l'accusé, celui d'un certain Lemoine, ex-officier français.

Il voulait s'embarquer sur le Djeilan pour passer en Espagne. La mort de Mme d'Andurain avait fait échouer son évasion ; on le retrouva au cours d'une rafle dans le quartier réservé de Casablanca. Une bonne prise : devenu agent de l'Abwehr, sous les noms de Lucas Perrier ou du baron Valenti, il avait livré de nombreux résistants à l'ennemi. Recherché par les parquets de Lille, Angers et Lyon, il était condamné à mort par contumace. On l'envoya devant les tribunaux militaires de la région du Rhône, où il avait travaillé sous les ordres d'un certain Klaus Barbie. »

C'est évidemment intéressant. Mais pourquoi Lemoine aurait-il fait tuer celle dont il avait besoin pour s'enfuir ? Ca ne tenait pas et on comprend que les magistrats tangérois, et plus particulièrement M. Roudière représentant le parquet international, n'aient pas suivi cette piste, également évoquée par Jacques d'Andurain dans son livre.

Mais celui-ci en cite d'autres. Dans la nuit du 12 au 13 octobre 1948, il avait eu une ultime et longue conversation avec sa mère, car, excédé par les combinaisons ahurissantes dans lesquelles elle ne cessait de l'entraîner, il avait pris la décision de quitter Tanger le lendemain.



Publicité pour l'hôtel où était descendu le clan Benedetti

De son côté, Marga, visiblement épuisée et à bouts de nef, s'était dite traquée par des Corses (que Jacques d'Andurain appelle les Benedetti) avec lesquels elle avait été en conflit à Nice au sujet de son bateau. Ils avaient retrouvé sa trace. Ils venaient d'arriver à Tanger où, elle le savait, ils étaient descendu à l'hôtel Cecil. Ils voulaient la tuer, elle en était sûre, répétait-elle. Inflexible, Jacques, qui en avait entendu d'autres de la bouche de sa mère, persista dans sa décision de partir. Ce qu'il fit. Il ne devait plus la revoir.

Le 26 novembre, au retour d'une partie de pêche au gros, le président du yacht-club d'Agadir lui remettait un message du ministre de France à Tanger, M. de Beauverger, l'informant qu'on était sans nouvelles de sa mère depuis le 5 du mois et un autre de M. de Lespinasse, président du yacht-club de Tanger selon lequel elle aurait vendu son yacht et serait partie pour Gibraltar. Chose inquiétante le couple gardien du bateau avait aussi disparu.

<p>Établissements VICTORIA</p>  <p>TANGER Rue de Poi</p> <p>CASABLANCA Rue de l'Étranger</p> <p>BISCUITS — CHOCOLATS CACAO — BONBONS FINS</p> <p>Dépôts des USINES VICTORIA (Bruxelles)</p> <p>DRAGÉES ET CONFISERIE FINE des Usines DESOYRE (Coutureux) DROGUES KIDDELL (Génelux-Nancy)</p> <p>LAIT CONDENSÉ — ÉLÉPHANT BLANC (Général à l'usage de bébé)</p> <p>BIÈRE ANSTEL TOFFRÉS POPPIES — MIEL CARAMELS des Usines CAFELLE de Bruxelles</p>	<p>PERMANENT SERVICE OF LUXURIOUS TAXIS AND Touring Motor-Cars Hire of Motor-Cars for all directions</p> <p>Royal-Auto</p> <p>GRAND ZOKKO Téléphone N° 620</p> <p>English Speaking Drivers</p>	<p>CONTINENTAL HOTEL TANGIER (Morocco)</p> <p>Unique Situation overlooking Sea High and Sunny Close to Casinos Running water Electric heating</p>
 <p>LAIT MONT BLANC</p> <p>COMPAGNIE GÉNÉRALE DU LAIT RUMILLY (HAUTE SAOÛNE)</p> <p>Le Meilleur LAIT pour les Enfants AGENT DÉPOSITAIRE W. HAENY — TANGER</p>	<p>Adress Téléphonique DAHL-TANGER</p> <p>Establecimientos Emilio Dahl S^{ca} L^{da} TANGER</p> <p>BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION QUINCAILLERIE ARTICLES DE BAZAR DE MÉNAGE D'ÉLECTRICITÉ MOTEURS ÉLECTRIQUES</p> <p>Succursales à ALCAZAR et ARCILA</p>	<p>CRÉDIT FONCIER D'ALGÈRE ET DE TUNISIE</p> <p>Société Anonyme au Capital de 150.000.000 de Francs FONDÉE EN 1880</p> <p>Siège Administratif : PARIS Siège Social : ALGER</p> <p>Bordeaux - Lyon - Marseille - Nantes Beyrouth - Gibraltar - Londres - Malte Algerie - Tunisie - Maroc</p> <p>15 SUCCURSALES — 111 AGENCES</p> <p>Correspondants dans le Monde entier Toutes Opérations de Banque, de Bourse et de Changes</p>

Publicités reflétant la caractère international de Tanger

Revenu en autocar à Tanger, Jacques d'Andurain avait trouvé la maison de la rue Grotius occupée par diverses personnes dont un diamantaire véreux qui devait un somme importante à sa mère, et prétendait l'avoir remboursée ce qui s'avéra faux. Jacques avait fait part de ses soupçons à l'inspecteur Rouillère de la police tangéroise chargé de l'enquête. Mais entretemps, le 15 décembre, on avait retrouvé le couple d'employés allemands qui s'était enfui à Casablanca, dans la zone française du Maroc.

Ceci compliquait les choses du point de vue de la procédure, le statut de Tanger, ville internationale, n'étant pas celui du territoire marocain sous protectorat français, qui, de plus, en était séparé par la zone administrée par l'Espagne.

Néanmoins, dès le 18, les suspects passaient des aveux devant les policiers casablancais et pouvaient être transférés à Tanger, vraisemblablement à bord d'un paquebot effectuant la

ligne régulière Casa-Tanger, de façon à éviter les formalités imposés par les Espagnols lors du franchissement des deux frontières inter-zones coupant le Maroc en trois.

Tout était-il en ordre pour autant ? Tel n'est pas l'avis de Jacques d'Andurain d'après qui les aveux des suspects auraient été arrangés par la police casablancaise. Car, prétend-il, selon son ami Roland Faure, rédacteur en chef du quotidien casablancais 'Le Petit Marocain', la police aurait, entre la fin de l'interrogatoire et la conférence de presse qui avait suivi, fourni deux versions contradictoires des déclarations faites par les allemands.

Selon la première Marga d'Andurain aurait été étranglée, selon la seconde sa mort aurait été accidentelle. C'est cette dernière thèse que devaient retenir les juges tangérois. C'était admettre une circonstance atténuante au bénéfice d'Abele et de sa compagne défendus par un avocat au barreau de Tanger commis d'office, maître Raïda, Jacques d'Andurain, partie civile, étant représenté par un autre avocat tangérois maître Yves Lerin.

De ces contradictions, Jacques d'Andurain devait longtemps garder la conviction que la mort de sa mère avait une dimension politique qu'on tenait à cacher. Il est vrai que sa mère lui avait confié avoir, entre autres choses, trempé dans une affaire de fourniture d'armes de contrebande à des pays arabes à l'occasion de la première guerre israélo-arabe. Explication assez rocambolesque mais qu'est-ce qui ne l'était pas dans la vie de Marga d'Andurain ?

Un demi-siècle plus, Jacques d'Andurain crut découvrir trouver une explication qui, cette fois, emporta sa conviction. Bien qu'aussi sujette à caution que les autres, elle ne figure nulle part ailleurs. Elle mérite donc d'être citée in extenso. La voici, telle qu'il la donne à la page 188 de son livre sur laquelle s'achève son récit. Nous avons respecté la ponctuation.

« En 2003, au hasard d'une lecture, j'ai découvert qui a manigancé tous ces assassinats, et pourquoi : il s'agit d'un extraordinaire personnage de l'Intelligence Service dont l'un des pseudos était « Lapin Blanc », désireux de venger la mort de Raymond dont il était l'amant, empoisonné par ma mère :

Elle avait voulu l'utiliser avec ses amis Barillet et Grédy (auteurs de pièces de théâtre boulevardier) pour attirer à Paris sa bru, Madeleine Leroy d'Andurain, qui vivait à Brive-la-Gaillarde dans l'intention de la supprimer. »

Une version de plus de la mystérieuse disparition de l'aventurière. Nul doute que l'avenir n'en voit surgir d'autres tout aussi curieuses que l'étonnant personnage que fut Marguerite Clérisse épouse d'Andurain.

Un dernier mot concernant le Djéïlan. Selon un correspondant du site en ligne www.dafina.com connu lui aussi une fin peu commune. Voici comment celui qui a pris le pseudonyme de Fuentenueva, du nom du vieux quartier tangérois où il a grandi, conte l'histoire.

Vendu à un français d'Agadir qui l'avait revendu à un autre acheteur également français, le Djéïlan se trouvait en cale sèche lorsque, dans la nuit du 29 février 1960, la ville fut détruite en quelques secondes par un séisme qui fit plus de dix mille morts.

Au milieu des ruines, blessés et mourants appelaient au secours. Mais une nuit d'encre, ainsi que des nuages de poussière, enveloppait les décombres, empêchant les survivants de secourir ceux qui étaient pris sous les décombres. Pas une lumière, la centrale électrique ayant cessé de fonctionner. Ceci dans le quartier du port comme ailleurs.

Un patron pêcheur eut alors l'idée d'allumer un brasier en mettant le feu au Djéïlan déjà réduit en miettes par la secousse. Ainsi périt dans les flammes au milieu d'une scène

dantesque, l'élégant voilier qui avait vu mourir l'étonnante aventurière qui l'avait conduit vers la terre marocaine.

Publications citées

Andurain, Jacques d'. *Drôle de mère*. En ligne sur In libro veritas, 2007

Andurain, Julie d'. Marga d'Andurain (1893-1948), *Une occidentale d'avant-garde en Orient*. Article publié le 18 janvier 2012 sur www.lesclesdumoyenorient.com

Dargaud, Gabriel. *Trente ans au bord du Nil ; Un journaliste dans l'Égypte des derniers rois*, avec une préface de Jean-Pierre Péroncel-Hugoz. Collection Islamie, Lieu Commun, Paris, 1987.

Fuentenueva (pseudonyme). Message du 24 juin 2009 mis en ligne sur

www.dafina.net/forums/read.php.752,207445,page=7

Lerner, Henri. *Catroux*, avec une préface de Jean Lacouture. Albin Michel, Paris, 1990.

Morato, Cristina. *Cautiva en Arabia ; La extraordinaria historia de la condesa Marga d'Andurain, espia y aventurera en Oriente Medio*. Planes y Janès, Barcelona, 2009.

Pons, Dominique. *Les riches heures de Tanger*. La Table Ronde, Paris, 1990.

Louis Bertrand

Annie Krieger-Krynicky



Louis Bertrand (1866-1941)

BERTRAND (Louis-Marie-Emile), écrivain français, né à Spincourt en 1866. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, docteur ès lettres (1897), il appartient de 1888 à 1900 à l'Université et professa à Aix, Bourg et Alger.

Il débuta en 1899 dans le roman avec *le Sang des races, roman algérien*, que suivirent *la Cina* (1901) ; *le Rival de don Juan* (1903) ; *Pépète le bien-aimé* (1904) ; *l'Invasion* (1907) ; *Mademoiselle de Jessineourt* (1911) ; *Sanguis martyrum* (1918) ; *l'Infante* (1920) ; *Cardénio* (1922) ; *Jean Perbal* (1926).

Comme romancier, Bertrand est un disciple de Flaubert, aussi bien par son souci de réalisme que par sa fougue lyrique et par le tour volontiers oratoire de son style.

On lui doit aussi d'intéressantes relations de voyage en Afrique et en Orient : *le Jardin de la mort* (1905) ; *la Grèce du soleil et des paysages* (1908); *le Mirage oriental* (1909) ; *le Livre de la Méditerranée* (1911); *les Villes d'or* (1921). L'auteur y soutient cette idée qu'en dépit de l'islamisme, l'Afrique actuelle est, pour les mœurs, la survivance et la continuation de l'Afrique romaine.

Enfin Bertrand s'est attaché à des biographies historiques : Saint Augustin (1913), reconstitution vivante et colorée ; Louis XIV (1923), qui appartient plutôt au genre de l'éloge ; Sainte Thérèse (1927). Bertrand a été élu à l'Académie française en 1924.



Le soleil parmi les ruines et les chefs-d'œuvre

Louis Bertrand

Une année venait de s'écouler. Je n'étais toujours pas heureux. Mon horizon sentimental s'assombrissait de plus en plus. Pour échapper au désespoir, je cherchais instinctivement des dérivatifs à cette passion malheureuse. Mes dérivatifs habituels, c'était la littérature et les voyages. Ceux qui voient dans la littérature une sorte de refoulement de la sexualité, ou de la sentimentalité amoureuse, ont peut-être, en partie, raison. Pour moi, dans mes moments de crise, je n'ai jamais connu d'autre remède que de me jeter à corps perdu dans l'étude, dans la fiction littéraire, dans ce que Flaubert appelait « le pelotage » des phrases, — ou bien la fuite, la fatigue de mon corps et de mes sens, l'oubli, la tromperie du désir au spectacle de l'inconnu.

L'amour est une volonté éperdue de domination ou de sacrifice, dans une union toujours précaire. Quand on ne peut pas faire autrement on domine des paysages, on s'agenouille devant la beauté du monde.

En ce printemps de 1895, je devais avoir bien du vague à l'âme, pour ne pas dire plus. J'habitais encore ce logis de la Consolation, où j'avais un balcon donnant sur la mer. Ce balcon était mon refuge dans mes heures de grande désolation. Je trouve, dans un vieux carnet, cette note à la date du 7 avril : « Temps calme, lune voilée, grande douceur dans l'air. Ondu-

lations lointaines de la vague avec un bruit de sanglot qui se brise. Postulation infinie d'amour, déchirement, désespoir... Et ce grand calme, ce silence que prolonge l'étendue. Et puis cette rumeur de la mer, qui monte et qui descend, depuis le soupir étouffé jusqu'à la plainte aiguë et douloureuse... »

C'est dans ces dispositions que j'acceptai d'accompagner à Tipasa mon ami Stéphane Gsell, qui venait d'y faire des fouilles et de ramener au jour une partie importante de la ville morte. Et c'est ainsi que je pris contact pour la première fois avec une Afrique, que je ne faisais encore que soupçonner : celle des basiliques et des arcs de triomphe, l'Afrique latine et chrétienne...

Gsell est un des rares hommes admirables que j'aie connus : admirable par son absolu dévouement à la science, — tout le monde était scientifique, en ce temps-là, — par sa soumission complète à une méthode qu'il considérait comme infaillible et définitive, par un labeur quasiment héroïque et un désintéressement total. Avec des sommes qui paraîtraient aujourd'hui dérisoires, en employant des équipes de mauvais manœuvres indigènes, il était arrivé à sortir de terre la plus grande partie de cette vieille colonie romaine, un des ports de mer les plus considérables de la côte maurétanienne. Il voulait me montrer son œuvre et, en même temps, vérifier sur les lieux je ne sais plus quel détail d'architecture, ou quelle particularité archéologique.

Il n'était pas commode, alors, de se rendre d'Alger à Tipasa, qui pourtant n'en est éloigné que de 70 kilomètres au plus. Il fallait faire un grand détour : au lieu de suivre la route du littoral, on prenait habituellement celle de la Mitidja, par Blida, El-Affroun et Marengo. Mais Gsell désirait me faire voir le Tombeau de la Chrétienne, ce colossal mausolée de l'époque helléno-maurétanienne, qui se dresse sur une colline, en face de la mer, à deux ou trois lieues de Tipasa. Pour cela, nous

quittâmes à El-Affroun la grande ligne d'Oran, pour un lamentable tortillard qui, à cette époque, n'allait pas plus loin que Marengo. Nous descendîmes au village colonial de Bourkika, — et nous voilà partis, sous un soleil printanier déjà cuisant, dans la direction du fameux Tombeau. Nous allions faire environ 30 kilomètres à pied, pour arriver, le soir, à Tipasa, après cet arrêt au mausolée. C'était à peu près la longueur de l'étape que j'avais parcourue journallement avec les rouliers, lors de ma randonnée à Laghouat, mais sans l'ombre tutélaire du chariot et la possibilité de s'y reposer, tout en cheminant au pas lent des mulets...

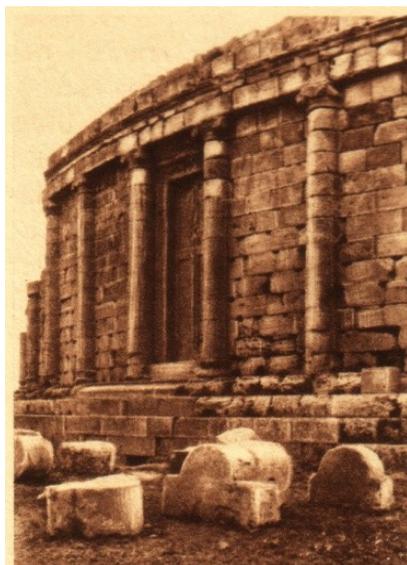
Qu'importe ! J'étais résigné d'avance à toutes les fatigues. J'aimais ces départs dans la fraîcheur du matin, devant le golfe encore enveloppé des blanches mousseline de l'aube et les monts de Kabylie émergeant de la brume. Quand on est jeune, ces départs là ont quelque chose de triomphal. Toutes les joies de l'avenir y sont comme préfigurées. Et pourtant il faut payer cher les délices du voyage. Lorsque nous atteignîmes Montebello, pauvre bourgade au pied de la colline où est le mausolée, je commençais déjà à clopiner, ayant à peine fourni la moitié du trajet que nous avons à couvrir jusqu'à Tipasa. Ce village au nom sonore de victoire agonisait au bord d'un lac encore incomplètement asséché : le lac Halloula, qui n'est plus qu'un souvenir aujourd'hui. Il était fiévreux et à peu près inhabité. Nous eûmes beaucoup de peine à trouver de quoi déjeuner dans une vague auberge, tenue par une vieille paysanne lorraine. Ah ! Celle-là ne s'occupait guère du Tombeau de la Chrétienne ! Elle ne faisait que gémir sur l'insalubrité de la région et, la coquinerie de ses poules qui s'obstinaient à ne pas vouloir pondre. Nous déjeunâmes toutefois d'un œuf à la coque. Et je ne pus même pas étancher ma soif, me défiant fort de l'eau putride du lac Halloula.

Après cela, nous dûmes escalader les pentes de la colline où est le mausolée, par des sentiers pierreux qui se perdaient fréquemment dans des broussailles, des massifs de cistes et de palmiers-nains. Et ce mausolée, qui paraissait si proche, vu de la piaïlle, paraissait reculer indéfiniment, comme à plaisir. Finalement, au bout d'une heure au moins de montée pénible, nous nous trouvâmes devant le monument... Une énorme rotonde enveloppée d'un tambour cylindrique que divisent, par compartiments égaux, des colonnes ioniques engagées dans la maçonnerie. Aux quatre points cardinaux, des fausses portes barrées de grandes croix en relief, lesquelles n'ont aucune signification religieuse, mais qui ont fait donner son nom, — tout à fait légendaire, — à l'édifice. Il n'y avait là aucune Chrétienne ensevelie. C'était, d'après un historien latin, la sépulture des rois maures, aux environs des premiers siècles de notre ère. Gsell supposait, avec la plupart des archéologues, que l'édifice avait été construit par le fameux Juba II, cet Africain lettré qui épousa une descendante des Ptolémées et qui contribua tant à la diffusion de l'hellénisme en Maurétanie...

La femme de ce Juba s'appelait Cléopâtre Sélééné. Elle était fille d'Antoine et de la célèbre Lagide. Héritière des Pharaons, elle avait la Lune pour grand'mère. Et sans doute qu'elle fut ensevelie, avec les princes de sa famille, dans ce fastueux mausolée. J'évoquais ironiquement ces splendeurs royales et mythologiques, en considérant le misérable gardien qui allait nous introduire dans l'hypogée. C'était un vieil homme, ancien trimardeur, qui vivait de braconnage et d'un maigre subside alloué par le Service des Antiquités. Il s'était aménagé un réduit dans une chambre funéraire. Toutes les sépultures étant vides (elles ont été violées maintes fois par les chercheurs de trésors), ce vieillard en salopette et en espadrilles, était l'unique habitant de ce palais des ombres...

A la lueur d'une bougie, nous cheminâmes longuement à travers le labyrinthe souterrain qui me semblait ne devoir jamais finir. C'était glacial et nu. De loin en loin, dans les grosses pierres lisses de la maçonnerie, une petite niche, où les lampes d'argile de la cité des morts avaient laissé les traces d'une fumée deux fois millénaire. A de certains moments, les voûtes écrasantes s'abaissaient jusqu'à toucher nos nuques, les parois du couloir se rétrécissaient et il fallait ramper sur ses genoux jusqu'à un puits à demi comblé, ou jusqu'à une petite cellule où il n'y avait rien, pas même la pierre noire informe que Flaubert a imaginée dans l'arrière-fond du sanctuaire de Tanit. Au milieu de tous ces blocs qui m'opprimaient, qui pendaient au-dessus de ma tête, j'étais tout occupé de la reine Séléne, fille d'Antoine et de Cléopâtre, Altesse royale et divinité lunaire, que la politique romaine avait imposée comme épouse au bon roi maure, Juba II. Les vestiges même des sépultures ont disparu. Les cendres ou les légers ossements de la princesse égyptienne ont dû être dispersés ou jetés au vent par les voleurs- ou ils sont si bien cachés dans le cœur de pierre ou dans les puits secrets du mausolée, qu'on ne les retrouvera jamais plus... J'étouffais dans ces étroits boyaux de la syringe funéraire. C'est avec un sentiment de délivrance que je revis le jour par la brèche taillée dans les parois du corridor.

Tandis que sur le terre-plein, j'embrassais du regard la masse énorme de l'édifice, qui, dans son intégrité, devait rappeler les pyramides d'Egypte, Gsell m'expliquait les précautions prises par les architectes pour dépister les voleurs et les détrousseurs de cadavres : ainsi ces fausses portes, barrées de grandes croix, derrière lesquelles il n'y avait que des moellons, ces couloirs qui ne menaient à rien, ces chambres vides, ces puits trompeurs, creusés comme des pièges sous les pas des violateurs imprudents...



Le tombeau de la chrétienne (détail) en 1931

Cela n'avait pas découragé les cupidités de, bandits, ou des conquérants barbares, qui, hallucinés par l'idée fixe du trésor enseveli, s'étaient acharnés, pendant des siècles, à éventrer le mausolée pour lui arracher son or... Et, à ce sujet, mon ami me contait cette assez jolie légende arabe : un magicien espagnol rendant la liberté à un captif maure, à cette seule condition que, rentré dans son pays, il irait brûler un grimoire devant le Tombeau de la Chrétienne sur un brasier tourné vers l'Orient. Sitôt le grimoire brûlé, le tombeau s'entrouvre et il s'en échappe un nuage d'or et d'argent qui se précipite vers l'Espagne. L'homme ayant réussi à capter quelques pièces sous son burnous, le tombeau se referme par enchantement. Alors le pacha d'Alger ayant appris la chose, envoie des ouvriers pour démolir le mausolée et en extraire le trésor. Aux premiers coups de pioche et de marteau, la figure d'une femme- une

chrétienne sans doute- apparaît au sommet de l'édifice, étend ses bras vers le lac, qui est au bas de la colline, en s'écriant : « Halloula ! Halloula ! A mon secours » Et aussitôt des nuées de moustiques dévorants se ruent sur les travailleurs, qui sont obligés d'abandonner l'entreprise...

Plus tard, un autre pacha fit, paraît-il, attaquer le mausolée à coups de canon, soit, encore une fois, pour trouver le fameux trésor, soit par fanatisme, pour effacer ces croix sculptées, offense à la foi musulmane. Le tombeau des vieux rois maures résista au canon, comme il avait résisté aux pioches et aux pics de l'Arabe envahisseur. Il est solide, il défie les hommes et le temps. Malgré ses deux millénaires, il serait encore intact sans les furieux efforts des profanateurs et des démolisseurs. Au-dessus de la rotonde à colonnes ioniques, un cône à gradins s'élèverait encore, dessinant, de loin, l'image d'une espèce de pyramide... Devant cet amoncellement de blocs formidables, Gsell me fait remarquer que ce mausolée de Juba II, c'est en somme, l'antique sépulture indigène, le tas de pierres que les Berbères élevaient sur la tombe de leurs morts, usage conservé encore par leurs descendants d'aujourd'hui. Seulement, cet Africain lettré, ce Maure frotté de civilisation hellénistique et latine, fit cacher le tas de pierres ancestral sous un revêtement gréco-latin : cette rotonde en pierres de taille, ces sculptures, cette colonnade aux chapiteaux ioniques. C'est le symbole de l'Afrique de tous les temps, surtout de l'Afrique romaine. Elle peut emprunter les dehors d'une civilisation éphémère autant que superficielle, elle reste foncièrement barbare, comme ce mausolée de Juba. L'enveloppe peut bien être grecque ou latine, le cœur de l'édifice reste berbère et africain.

Ai-je besoin d'ajouter que ces idées me sont venues assez longtemps après. Ce jour de printemps, lorsque je tournais, pour la première fois, autour du Tombeau de la Chrétienne, je

ne songeais qu'à ma fatigue et aussi, il faut bien l'avouer, à ma déception. Ce colossal hypogée ne m'avait pas livré son secret.

Mais je m'exaltais devant l'admirable paysage que j'avais sous les yeux et dont la maçonnerie de Juba avait détourné mes regards. D'un côté, la grande plaine agricole de la Miditya et les montagnes de l'Atlas. De l'autre, la mer, à perte de vue, et la courbe immense des rivages. Le vieux roi maure avait choisi pour sa dernière demeure le plus magnifique belvédère de son royaume.

Louis Bertrand de l'Académie Française. *Sur les routes du Sud* ; 1936

Une biographie complète de Louis Bertrand est disponible dans le no 8 des *Cahiers d'Afrique du Nord*



Alexandre Bertrand (1813 - 1875)

Solange Dietsch



Le brigadier Bertrand

« Ton arrière-grand-père était un colosse qui mesurait 2,02 mètres, la fierté de la Gendarmerie d'Afrique, regarde sa photo », me disait ma mère, heureuse de pouvoir dire que son grand-père avait participé à la Conquête de l'Algérie avec le Maréchal de Bourmont qui avait reçu la capitulation du Dey d'Alger au Fort l'Empereur !

« Le brigadier Bertrand, l'un de ces soldats à la structure athlétique, au poignet de fer »



Arbre généalogique de la famille Bertrand

Alexandre était né en 1814 à Soufflenheim dans le Bas-Rhin de Paul Bertrand et Madeleine Kirchdoerffer.

Dans le récit, *Le mauvais Zouave*, d'Alphonse Daudet, un forgeron alsacien s'en prend à ses compatriotes qui désertent l'armée en Algérie afin d'opter pour la nationalité de Prusse. Ce ne fut pas le cas d'Alexandre qui ne remit jamais les pieds en Alsace, garda la nationalité française et se coupa définitivement de la partie de sa famille restée à Soufflenheim avec les prussiens détestés !

En pensant au beau pays d'Alsace, on faisait des kougelhops et des kneppes à la maison et tous les enfants étaient déguisés en petits alsaciens le jour du mardi Gras. Nous avons toujours des albums illustrés racontant comment un petit alsacien tourne en ridicule l'occupant prussien, *Les Aventures du Petit Bé et du Vilain Boche* !

Alexandre ayant choisi de faire carrière dans la Gendarmerie, avait été nommé brigadier par décision ministérielle du 24 mai 1842 et fut blessé dans le naufrage de la frégate française l'Amélie, commandée par M. Ménard, dans le port d'Alger le 17 août 1842.

C'est par la suite qu'il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur par ordonnance royale du 20 décembre 1843.

Aussi, en juin 1844, le colonel Eynard qui devait aller « recevoir à Tiaret la soumission des tribus du voisinage, » ... emmène avec lui cinq gendarmes sous les ordres du brigadier Bertrand (Alexandre). Ceux-là vont nous forcer à parler d'eux.

Le colonel Eynard a donné l'ordre au capitaine d'état-major Pissis de le précéder pour faire le campement de sa troupe. Cet officier s'est porté en avant avec quinze hommes, parmi lesquels se trouvent Bertrand et ses cinq gendarmes. Le petit détachement chemine paisiblement jusqu'auprès de Saïda, mais là il est brusquement attaqué par soixante cavaliers Arabes. La mêlée est rude, chaque homme a quatre ennemis à

combattre, mais la Gendarmerie a maintes fois prouvé que le nombre ne l'effraye pas. Gailly, après avoir tué deux Arabes, succombe à son tour, et son cheval est enlevé par l'ennemi. Pour le venger, le brigadier Bertrand, l'un de ces soldats à la structure athlétique, au poignet de fer, dont la race semble devenue plus rare, porte des coups irrésistibles. Sa lame flamboyante a percé mortellement deux de ses adversaires, il poursuit le troisième qu'elle atteint encore...

Rapport de M. le colonel Vial au Ministre de la guerre :

« ... MM. Les officiers qui ont pris part à ce combat, ont fait publiquement et unanimement l'éloge de la bravoure qu'ont déployée, en cette circonstance, le brigadier de Gendarmerie et les cinq gendarmes sous ses ordres.

Le brigadier Bertrand a personnellement tué trois Arabes de sa main; et, circonstance assez curieuse, l'un d'eux, sur lequel il s'était élancé, et qu'il a perforé avec son sabre en le prenant par derrière, a été en même temps traversé par devant, de part en part, d'un autre coup de sabre, par le sieur Lefèvre, adjudant des Spahis, de sorte que les deux lames se sont croisées dans le corps de ce malheureux. »

... Ne croirait-on pas que nous empruntons ici cet épisode à quelqu'un de ces combats surhumains de l'Arioste ? Mais nous n'écrivons que pièces en main. Les officiers témoins de la bravoure et de la force de Bertrand ne tarissent pas sur les louanges qu'ils lui décernent ainsi qu'à ses gendarmes.

Le capitaine Pissis avait reçu une balle au ventre; mais il put continuer sa route, car les arabes épouvantés fuyaient de toute la vitesse de leurs chevaux, en laissant huit des leurs sur le terrain. On sait que Bertrand à lui seul, pouvait en revendiquer trois. Ceux dont il n'avait fait que trouser la peau ne revinrent pas lui en demander compte.

Ce hardi sabreur est aujourd'hui lieutenant dans notre compagnie.”

Nommé maréchal des Logis le 7 octobre 1844, il était en expédition dans le bled avec ses gendarmes et la piste suivie avait été plus longue que prévue quand soudain, un sirocco brûlant se leva les environnant de sable et desséchant leurs gorges. On raconte qu'ils seraient littéralement morts de soif si Alexandre Bertrand n'avait aperçu un champ de pastèques et conseillé à ses hommes d'étancher leur soif à l'aide de ces fruits providentiels qui leur sauvèrent la vie.

“Au début de l'année 1853, le chef de la légion d'Afrique, M. de Vernon envoya au Général Randon le rapport suivant :

“ Monsieur le Gouverneur général,

L'Algérie marche désormais, à grands pas, dans la voie du progrès ; grâce à la puissante impulsion qu'elle reçoit du Chef de l'État, grâce au dévouement intelligent et actif du gouvernement général, domination, agriculture, commerce, tout se développe avec une égale rapidité. L'arme de la Gendarmerie a été appelée à jouer un rôle, dès le principe, dans cette action créatrice; ce rôle augmente d'importance chaque jour....

Quand chaque brigade de Gendarmerie aura, pour auxiliaires, des Gendarmes maures, connaissant le terrain d'opération, le personnel des tribus, et dont la langue est celle du pays même, alors une surveillance efficace deviendra facile, et cette surveillance préventive est le gage le plus imposant de la sécurité.... » « Le 18 mai 1853, le Gouverneur général donne l'investiture à 45 cheiks des Bahors qui jurent fidélité à notre drapeau. A cette expédition a été attaché M. le colonel de Vernon... Il a emmené spécialement à sa suite l'adjudant Alexandre Bertrand dont nous avons détaillé déjà les merveilleux coups de sabre. »

Promu sous-lieutenant par décret du 29 octobre 1853 Alexandre se maria la même année à Alger avec Jeanne Victoire Lacoste qui était née, elle aussi, en 1814, à Laborde en

Lozère. En 1854, naquit leur premier enfant, Marie, qui assista en 1860, à la première visite du couple impérial à Alger, accompagné de leur fils, le prince était alors âgé de quatre ans.

En effet, Marie, qui avait 6 ans à l'époque, racontait souvent à ma mère qu'elle avait vu, avec ses parents, Napoléon III et son épouse à Alger lors de la pose de la première pierre par l'Impératrice Eugénie le 18 septembre 1860, du boulevard de l'Impératrice, belle avenue, longue de près de deux kilomètres.

Boulevards Anatole-France, de la République et Carnot, prolongés, en quittant le front de mer, par le boulevard Baudin (appellations évidemment postérieures à 1870 et antérieures à 1962).

De vastes projets avaient été conçus : aménager des quais sur le port, édifier entre ceux-ci et le boulevard toute une série d'entrepôts. Alger étant ainsi dotée « d'un dock immense et d'une superbe promenade, d'une large terrasse supportée par une haie de hautes arcades, dont chacune sera un magasin, et une double rampe assurera la liaison entre le port et la ville ». Alger était alors une ville de 40 000 à 50 000 habitants.

L'Algérie était à cette époque un vaste territoire encore peu peuplé et il n'était pas rare d'y croiser des bêtes sauvages comme des lions, dans le Sahel. C'est d'ailleurs ce qui inspira l'histoire de Tartarin de Tarascon à Alphonse Daudet lors de son voyage en Algérie accompagné de son cousin Henry Reynaud en 1861.

On sait que Tartarin ne rencontra qu'un lion aveugle et apprivoisé à Miliana qu'il tua et dut payer cher à ses propriétaires mais cependant il y avait des lions en Algérie !

Jules Gérard, dit « le tueur de lions » avait déjà abattu 26 fauves en 1857, Flaubert en témoigne lui aussi lors de son voyage dans le Constantinois en 1858 et le dernier lion d'Algérie fut tué dans les Aurès en 1893.

Aussi, quand Alexandre Bertrand croisa un grand lion de l'Atlas à la magnifique crinière noire, allongé de tout son long sur le bord de la piste, il crut sa dernière heure arrivée et éperonna vivement son cheval qui renâclait. A sa grande surprise et à son immense soulagement, le lion ne broncha pas, il en comprit la raison lorsque, à une centaine de mètres de là, il vit une carcasse d'antilope à moitié dévorée en travers du chemin, le lion repu n'avait que faire du gendarme et de sa monture, il était en train de digérer son déjeuner tout tranquillement !!!

Alexandre Bertrand avait été nommé capitaine de gendarmerie en 1862 à Bagnères de Bigorre où il eut la chance, quatre ans après les apparitions de la Sainte Vierge à une petite bergère, de rencontrer Bernadette Soubirous, future Sainte Bernadette, qui avait alors 18 ans. Il en fut vivement impressionné.

Il mourut le 15 novembre 1875, il était alors capitaine de gendarmerie à la retraite, précise l'Etat civil, et il habitait Alger, non loin de la caserne Lemercier, au 15 rue de Constantine, une rue parallèle à la route Moutonnaire qui bordait notre belle mer Méditerranée, dans le quartier d'Hussein Dey,

Note : Toutes les citations de cet article sont extraites de *l'Histoire de la gendarmerie d'Afrique et de la Colonie d'après les documents de l'Armée de 1830 à 1860* par MM. Touchard et Lacoste, 1860

Epigraphe de M. de Chasseloup-Laubat, Ministre de l'Algérie et des Colonies, le 7 mai 1859 :

« Oui, Messieurs, elle est bien française, cette Algérie qui n'a plus qu'une chose à demander à notre chère patrie : d'être connue. »

Cette biographie nous a été transmise par son arrière-petite-fille Solange Dietsch, née Carayol.

Alexandre Bertrand est sans lien de famille avec Louis Bertrand.

Odette Goinard



Voyage de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice à Alger en 1860

Maxime Vauvert

C'est le 15 septembre, à onze heures du matin, que, par un vent frais et une mer assez grosse, le yacht impérial et le vaisseau la Gloire sortaient de la rade d'Ajaccio, et mettaient le cap sur Mahon.

Le *Vauban*, la *Reine-Hortense* et l'*Heyla* partis douze heures en avance, formaient l'avant-garde de l'escadrille impériale, et devaient attendre Leurs Majestés à dix-huit milles d'Alger.

Vers le soir, le ciel se couvrit de nuages, et la pluie commença de tomber. La houle fut très-forte toute la nuit et pendant toute la journée du lendemain.



Passage de Leurs Majestés Impériales à Mahon

Le 16, à 10 heure du matin, le yacht impérial entra dans le port sûr et commode de Mahon, et quelques instants après l'impératrice incognito foulait le sol espagnol, et assistait à une messe dans une église du chef-lieu de l'île Minorque.

Leurs Majestés Impériales pensaient rencontrer, à Mahon, la reine d'Espagne ; mais ayant appris que Isabelle II ne devait arriver que dans la soirée, l'Empereur, après avoir laissé une lettre pour elle, donnait l'ordre à l'*Aigle* de mettre le cap sur Alger. La mer fut encore très-mauvaise pendant la nuit. Cependant l'escadre d'honneur, fidèle au programme du voyage, était saluée à sept heures et demie du matin par tous les canons de la rade d'Alger et ceux des batteries de terre qui dominent la ville.

L'aspect pittoresque de la capitale de l'Algérie est fait pour reposer agréablement les yeux fatigués du monotone aspect de la mer, surtout lorsque cette mer si capricieuse n'a cessé, pendant toute la traversée, de fatiguer de sa houle incessante le voyageur trop confiant en l'hyperbole marseillaise qui prétend qu'Alger n'est que le faubourg de la Cannebière. La ville, étagée en amphithéâtre, présentant au soleil africain les blanches terrasses de ses maisons superposées, la luxuriante végétation qui l'enserme à gauche et à droite, les hauts minarets des mosquées, la place du Gouvernement dont on aperçoit l'aspect monumental, l'étrangeté et la variété des costumes qui se présentent à l'œil dans les barques qui sillonnent le port, la prononciation gutturale qui parsème de ses notes hétérogènes les divers dialectes familiers de l'Afrique, tout, jusqu'à la figure bronzée des *Biskris*, vous annonce une riche et puissante nature, une cité reine.

Le 17 septembre, l'ancienne sultane des Deys, qui mollement couchée au soleil, la tête ceinte de la couronne murale de la Casbah, laisse reposer ses pieds sur le sable fin de

la Méditerranée, la favorite des Barberousse, s'était parée de tous ses attraits pour recevoir ses augustes visiteurs.

A droite du débarcadère, et sous une riche tente, Mme Levert et Mme Sarlande, appelées à l'honneur de recevoir l'Impératrice, étaient entourées d'un groupe composé de jeunes filles françaises, israélites, mauresques et espagnoles, toutes chargées de fleurs qu'elles ont offertes à Sa Majesté.



**Arrivée de Leurs Majestés à Alger le 17 Septembre
dessin de M. Durand-Brager**

M. le maire d'Alger a présenté, sur un plat d'or, les clefs de la ville à l'Empereur, qui, après avoir répondu au discours de M. Sarlande, est monté en voiture avec l'Impératrice et M. le ministre de l'Algérie.

Le cortège s'est mis en marche, a défile au milieu des flots bigarrés de la population algérienne, et parcouru le front des turcos, zouaves, chasseurs et spahis qui, avec la légion étrangère, la troupe de ligne et la milice, formaient la haie jusqu'au palais du gouvernement.

Leurs Majestés ont passé sous divers arcs de triomphe dressés en leur honneur. A côté de celui qu'avaient élevé les

israélites, sur la place du théâtre, étaient groupées des femmes de cette religion, revêtues de leurs longues robes de soie brodées d'or, et coiffées de leur petite calotte de velours également brodée d'or, ou bien de ces hautes mitres qui rappellent la coiffure de la princesse Eudoxie dans la *Juive*. Cet arc de triomphe, que couronnait une coupole dont la forme rappelait bien plus la mosquée que la synagogue, portait, sur son fronton, cette belle inscription sacrée, toute de circonstance : « La présence du Souverain donne la vie. » Avant d'arriver à cet arc triomphal, le cortège a passé entre deux trophées dressés par l'artillerie, et dans la construction desquels entraient toutes les armes de guerre. Sur la place et sur les marches du théâtre, se pressaient d'étranges figures qui portaient fièrement des burnous en lambeaux, des hommes aux jambes nues, nerveuses et hâlées, tenant à la main leurs longs fusils ; c'était la députation de la grande Kabylie récemment soumise.

Avant d'entrer dans le palais du gouvernement, Leurs Majestés ont monté les degrés de la cathédrale, de cette mosquée changée en église, où elles ont été reçues par l'évêque d'Alger.

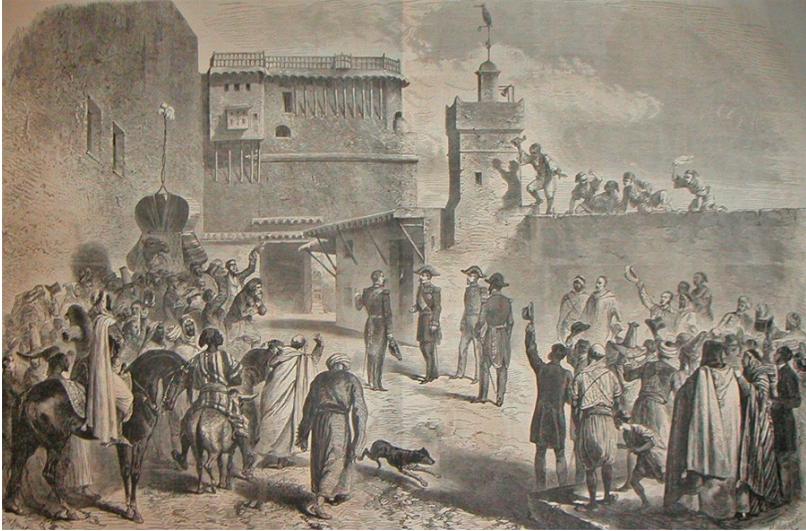
Après les réceptions officielles dans le palais, Leurs Majestés sortaient en voiture découverte et étaient partout saluées sur leur passage par les plus sympathiques acclamations.



**Arrivée de Leurs Majestés sur la place du théâtre à Alger
d'après un croquis de M. Alph. Houet s.-officier du 1^{er} zouaves**

Dans la soirée, l'Empereur réunissait dans un dîner le bey de Tunis et ses ministres, arrivés dans la journée, et les principales notabilités civiles et militaires de la colonie.

Le 18 au matin, l'Empereur, accompagné de quelques officiers seulement, a parcouru le haut quartier maure de la ville, visité ces rues étroites où souvent le premier étage, surplombant le rez-de-chaussée des deux côtés, ne permet jamais au soleil de glisser un rayon dans ces rues d'un style si oriental. Arrivé à l'extrémité de la rue de la Casbah, la plus longue et la plus large (ce qui n'est pas beaucoup dire) de ces voies africaines, Sa Majesté, pour se rendre compte de l'ensemble de la ville et des fortifications, est entrée dans la citadelle de la Casbah, qui domine Alger. De ce point, l'œil embrasse la rade, les faubourgs Mustapha et Saint-Eugène, et l'ensemble des forts qui défendent la capitale de notre colonie africaine.



Visite de Napoléon III à la Casbah d'Alger en 1860 par C. Maurand

Après cette excursion, l'Empereur et l'Impératrice ont posé la première pierre de la magnifique chaussée qui va longer la mer et compléter admirablement l'ensemble du quartier européen. Ce quai prendra le nom de boulevard de l'Impératrice. La bénédiction a été donnée par Mgr Pavy, évêque d'Alger, assisté de son clergé.



Mgr Pavy, évêque d'Alger, recevant l'empereur sur le seuil de la cathédrale d'après M. de Neuville

Après la pose de la première pierre du boulevard de l'Impératrice, Leurs Majestés se rendaient sur la rive droite de l'Arrach où une fête africaine, organisée par les soins du général Yusuf, leur était offerte.

Le terrain avait été préparé pour les évolutions de la nombreuse cavalerie militaire et indigène, qui devait exécuter la plus remarquable fantasia qu'ait encore contemplé la population algérienne. Des tentes avaient été dressées sur les hauteurs pour mettre les spectateurs à l'abri d'un soleil torride.

A trois heures, le signal est donné par le général Yusuf, et le simulacre d'une razzia s'exécute sous les yeux d'un public haletant. C'est une lutte entre deux tribus, un pêle-mêle d'Arabes, de femmes, d'enfants, de chameaux, de moutons, de bœufs qui fuient devant leurs agresseurs et finissent par tomber dans une embuscade. La poudre parlait haut ce jour-là, et les Arabes criaient encore plus fort. On avait délivré aux

acteurs de cette scène guerrière cent mille cartouches, et ils ont consciencieusement brûlé jusqu'à la dernière. Nous reproduirons, dans notre prochain numéro, ces curieuses scènes de la vie arabe.

Après la représentation de la razzia, les chefs arabes, suivis de leurs chiens et de traqueurs exécutent, dans l'immense plaine, une chasse à l'autruche et à la gazelle, qui, forcées les unes et les autres, pressées de tous côtés par les cavaliers et les fauves lévriers indigènes, viennent se réfugier près de la tente impériale. Là ces chefs arabes viennent rendre hommage au souverain de la France.

La journée s'est terminée par la représentation d'une diffa monstre. On ne comptait pas moins de huit cents plats de couscoussou et de cinq cents moutons rôtis. La nuit vint mettre fin à la fête, et, le soir, l'empereur assistait au bal que lui offrait la ville d'Alger.

Le 19, l'empereur, après avoir assisté avec l'impératrice, à la revue des troupes de trois provinces, venues pour la fête, s'est rendu au banquet qu'à donné la ville.

Après ce banquet, Leurs Majestés se sont embarquées à minuit sur le yacht impérial, et ont été forcées par le gros temps de rentrer en France par Port-Vendres, d'où elles se sont dirigées sur Perpignan.

Elles sont arrivées, le 21 dans la nuit, à Saint-Cloud.

Zinzéla ! Zinzéla ! Constantine 6 août 1947

Félix DURRIEU

Avenue Anatole France, à l'ombre d'un grand platane, dans la matinée déjà étouffante, du début du mois d'aout, nous jouions avec la bande de copains habituels, aux noyaux. Une compétition sans doute inventée par les autochtones, en manque d'argent pour avoir de vrais jouets. Mais pour nous, ce n'était qu'un jeu d'adresse très plaisant. Nous gardions tous les noyaux d'abricots et nous les conservions dans des sacs de billes ou de vieilles chaussettes. Ce jeu consistait à faire plusieurs tas de noyaux en forme de pyramide, on se plaçait, à trois ou quatre pas, derrière une ligne matérialisée par un trait de craie. Nous devions détruire les tas de l'adversaire, le plus rapidement possible en effectuant le moins de tirs possible. Si du premier lancé on détruisait le tas, c'était un Strike. Ce n'était pas très facile et il y avait souvent des contestations. Nous étions justement en train de nous quereller sur la taille de certains noyaux, quelques-uns étant énormes et nous voulions écarter ces monstres qui ressemblaient plus à des bombardes, incompatibles avec les règles que nous nous étions fixées : toutes les munitions devaient être du même calibre. Mais pour les tas ? Certains petits malins utilisaient des noyaux de prunes ou même de mirabelles. Les tas devenaient, ainsi, minuscules. Et oui, nous étions comme ça ! On voulait gagner à tout prix. De vraies âmes de fils d'aventuriers.

Lorsqu'un grondement sourd, profond, effrayant, nous arrêta tout net, nous pétrifiant sur place. Le sol se mit à trembler,

d'abord lentement puis de plus en plus fort. On entendait la terre hurler. Bizarrement le ciel s'obscurcit, ajoutant à l'angoisse qui nous gagnait. Les voitures garées le long du trottoir se mirent à avancer et reculer toutes seules. Toutes les hirondelles s'étaient mises à voler et poussaient de longs cris stridents. Elles avaient déserté subitement leurs nids sous les balcons. Nous tous, les copains de six à huit ans, on se regardait sans comprendre, pas un seul mot ne sortait plus de nos bouches, pourtant ouvertes en forme de O. Les arbres étaient secoués beaucoup plus fort que l'abricotier de la mère Michelle. Et oui, nous allions à la fin du printemps secouer un des arbres fruitiers de la mère Michelle. Nous l'avions surnommée ainsi, car elle avait de nombreux chats et quand elle passait dans la rue, nous la suivions en chantant : c'est la mère Michelle qui a perdu son chat...Elle souriait, mais se méfiait de nous, « Des petits chenapans disait-elle entre ses dents. » Il est sûr que l'on mangeait beaucoup plus de fruits qu'elle. Soudain du haut des maisons, se mirent à tomber des morceaux de tuiles, de ciment, de briques, sans doute des cheminées. Un cheval tirant une calèche se cabra, il se mit à galoper dans la rue, suivi par le cochet qui ne pouvait plus l'arrêter. Tous les colis qu'il transportait furent projetés dans tous les sens, venant heurter les voitures qui circulaient. Enfin ... elles étaient, à présent, toutes arrêtées. Il n'y avait que le cheval qui galopait.

Oh ! Là ! Là ! Puis-je enfin crier, nous sommes tous fichus ! Comme un vol de moineaux effarouchés nous nous mimant à courir vers nos habitations respectives, en oubliant, même tous les noyaux et les sacs. En passant, en courant, devant la pompe à essence, celle-ci qui, était en réparation, s'écroula. Ma frayeur augmentait, je courais de toutes mes forces mais le sol me ralentissait, me freinait, il me semblait qu'il se soulevait ou que j'y étais attiré. Mon cœur battait à une vitesse

extraordinaire, il allait sortir de ma poitrine. J'arrivais enfin devant mon immeuble. Celui-ci était situé tout au début de l'avenue, le premier sur la gauche dans la direction de Sétif. D'ailleurs certaines personnes appelaient cette avenue, route de Sétif. Notre appartement était à l'entresol, c'est-à-dire qu'il était presque au premier sous-sol du côté Anatole France et au deuxième étage sur le Bardo ou avenue d'Angleterre. Je descendis quatre à quatre les marches de l'escalier qui me menait à l'appartement. J'essayais d'ouvrir cette lourde porte à deux battants, je n'y parvenais pas. J'entendais ma mère, attirée par mes cris, hurler de l'intérieur : elle est bloquée ! Elle est bloquée ! Tout vibrait et tremblait de plus en plus fort, alors, j'éclatais en sanglots.



Constantine Route de Sétif et Quartier Bellevue

Le père Lafforêt propriétaire de l'immeuble qui était sorti sur le pas de sa porte de l'autre côté du couloir, me dit : c'est un tremblement de terre ! C'est un tremblement de terre ! Merci, je m'en étais aperçu. Et cette porte qui ne s'ouvrait toujours pas. Le tremblement s'arrêta tout net, le grondement aussi. Suivit un silence de tombe. Je n'entendais que le battement de mon cœur qui allait exploser. A présent c'était moi qui tremblais et pleurais à chaudes larmes. Le père Lafforêt poussait la porte, pendant que ma mère tirait. La porte s'ouvrit enfin. Ma mère, bouleversée, échevelée, livide me serra fort dans ses bras pour me reconforter. Il faut dire que j'étais le dernier de sept enfants, six garçons et une seule fille. Je comptais sans doute beaucoup pour elle. Le père Lafforêt au fait de tout ce qui pouvait se passer, nous assura que cela allait se tasser. « Ça se tasse ! Ça se tasse ! répétait-il ». Il espérait surtout que son immeuble ne s'écroula pas, en plus, sur nos têtes. « Ça se tasse !... » Il n'avait pas fini sa phrase que le grondement reprit de plus belle, le carrelage se fissurait tout allait tomber, car ce coup-ci la terre tremblait dix fois plus fort. Tout craquait, tout se cassait, tous nous hurlions, ce qui ajoutait à tous ces bruits et fracas. Je criais à ma mère : « Sortons allons à Bône, allons à Bône ! ». C'était une ville de la côte qui se trouvait à cent kilomètres de Constantine. Quelle idée ? Pourquoi voulais-je aller à Bône ... que je ne connaissais d'ailleurs pas ! Ma mère dit « Allons au jardin, il n'y a pas d'immeuble ». Le père Lafforêt tout affolé de voir partir sa maison en poussière et qui tenait particulièrement à la vie, acquiesça et nous emboîta le pas. En courant vers le square Vallet, Lafforêt disait : « Parfois le sol s'ouvre en faille et... » Oh ! Là ! Là ! Me dis-je, on va finir au fond d'un trou gigantesque, ensevelis comme au cimetière, mais sans les cercueils, entiers et vivants. Cet oiseau de mauvais augures devrait se la fermer. Il était frappé de logorrhée. D'ailleurs ma

mère disait souvent de lui, qu'il avait pris un coup sur le carafon. Sûrement parce qu'il avait une énorme cicatrice sur le haut du front. Pourtant, j'osais, entre deux sanglots, une question : Est-ce que les gorges du Rummel ont été faites par un tremblement de terre ? Question naïve d'un enfant, mais Oh ! Combien pertinente. Une faille, une gorge, un canyon tout ça se ressemble. La réponse fut vive : « Mais non, c'est la rivière qui a creusé les gorges... » - « Mais vous allez vous la fermer ! Pesta ma mère .Vous voyez, vous l'effrayez ? Il est assez angoissé comme ça ! » En effet, Les yeux plein de larmes, je voyais tout déformé. Avec ma manche je m'essuyais, alors je vis des dizaines de personnes qui couraient dans tous les sens, la panique généralisée. Je me souviens de ce qui m'avait alors marqué. C'était comme dans un film, mais tout était au ralenti, des milliers d'images mais mes yeux ne voyaient rien ou trop de choses à la fois. On ne s'était même pas aperçu que le tremblement de terre avait cessé. Il n'y avait plus rien, ni tremblement ni grondement, rien ! Que le calme... Non, car les sirènes se mirent à hurler, un chant funèbre et lancinant, ça durait, ça durait...Je vivais un cauchemar. Voici maintenant les voitures de police avec leurs Klaxons au maximum. Elles ne savaient pas où aller, mais elles y allaient, Dieu sait où ? Puis les ambulances et leurs sirènes, mais elles étaient bloquées par toute la circulation, automobiles, hippomobiles, pédestres. Pour tout vous dire personne de savait où aller ! Un vrai asile de fou, mais il paraît que la panique provoque ce genre d'attitude.

les verres, plats, les marmites, tout ce qui se trouvait sur des étagères était au sol en mille morceaux. Soudain, le tremblement de terre reprit, pour une troisième fois. Nous étions secoués, mais beaucoup moins que les deux premières fois. Le père Lafforêt qui nous avait suivi, expliqua qu'à présent cela ne pouvait que se tasser, il affirmait que les deux premières secousses avait été les plus violentes et qu'à présent on ne risquait plus rien. Il ajouta qu'en août 1908, dans son enfance, il était arrivé la même chose. Avec ses parents ils étaient sortis dans la rue, où il y avait beaucoup moins d'immeubles, et ils étaient restés dehors toute une journée. Ma mère étant occupée à ramasser les débris de vaisselles, j'ai suivi chez lui le père Lafforêt. Son appartement était un vrai capharnaüm, la plupart de ses tableaux se trouvaient sur le sol. Il faut que je vous dise, cet homme était artiste peintre, chez lui tous les murs étaient couverts de tableaux. Un instant je l'ai vu vaciller, tiens ! Il y a une nouvelle secousse que je ne ressens pas ? Pas du tout, il perdait connaissance, il s'est avachi sur une banquette, plus blanc que le lait. Oups ! Je me suis vite éclipsé. Justement Madame Paulet entrait dans l'immeuble, du doigt je lui ai pointé la porte de notre propriétaire. Je pense qu'elle s'en était occupée, une forte femme comme ça !

Aucun de mes copains n'avait heureusement été blessé, je pense que cela tenait du miracle, avec tout ce qui était tombé des immeubles. Pourtant beaucoup de personnes furent blessés, il eut, d'après ce que disait mon père de nombreux morts sur le lieu de l'épicentre à, je crois, douze kilomètres de Constantine vers l'ouest sur la commune du village Kroubs.

Les répliques durèrent trois jours, mais moins intenses. On laissa la porte de notre appartement ouverte, au cas où elle se coincerait de nouveau. Nous dormions tout habillé. Dormir est un grand mot, tous les adultes étaient debout et ne faisaient que discuter en buvant du café. Mon père ne me conduisit pas

à Bône où je voulais tant me rendre. Encore aujourd'hui, je me demande pourquoi je voulais partir me réfugier dans cette ville ? J'étais un enfant et en ce temps là, je n'avais pas encore entendu la célèbre phrase qui disait : « Si tu vois le cimetière de Bône, l'envie de mourir il te donne. »

Par contre, le premier soir, nous allâmes voir ce qui se passait dans les jardins publics. Alors là, il y avait des tentes partout, c'était un vrai terrain de camping. Tous les parterres de fleurs avaient été saccagés, piétinés, moi qui trouvais ce square si beau et si fleuri, j'eus beaucoup de peine. Mais, sans doute moins que tous ces pauvres gens qui avaient fui leurs habitations de peur qu'elles ne s'écroulent sur leurs têtes. Il y avait deux squares de chaque côté de l'avenue Liagre, à droite en montant le square Vallet et à gauche le square Romain. On l'appelait ainsi car il y avait une quantité énorme de statues et de vestiges romains. Et oui Constantine, avait été édifiée par l'Empereur Constantin, il y avait laissé son empreinte.

Notre femme de ménage, Akila, nous apprit que dans son quartier, près de la place des Galettes, le quartier arabe, comme on disait, plusieurs toits s'étaient effondrés sur les habitants sans toutefois les tuer. Mais il y eut de très nombreux blessés. Elle répétait souvent en parlant en arabe avec ma mère: zinzéla, zinzéla... ! Ce qui signifiait : secousses telluriques. Elle en était horrifiée. Elle avait aussi noyé son émotion dans deux bouteilles de bière Wolf que nous allions lui acheter chez l'épicier mozabite tout près du bar «Le Relais».

J'appris par la suite que la première secousse, avec une amplitude de 5.7, dura trente-huit secondes et que la suivante avec une amplitude de 5.8 dura quarante-cinq secondes. Mais pour moi cela avait eu le goût d'une éternité.

Jusqu'à mon départ pour la métropole en août 1959, il n'y eu plus, à Constantine, d'autres tremblements de terre. Quelques fois des petites secousses, mais rien de bien grave.



Constantine - La route de Sétif



Tazrout août 1951

Alain Amato

En 1951, j'avais neuf ans. Pour les vacances d'été, mes parents décidèrent de m'inscrire dans une colonie de vacances organisée par une association qui regroupait les fonctionnaires de Constantine. La colonie était implantée sur la commune de Texenna, à Tazrout, un lieu-dit situé au bord de la route montagneuse qui relie Djidjelli à Texenna, à mi-chemin entre ces deux localités. À une altitude de 700 m, sur les flancs d'un vallon, avec la mer en face à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau.

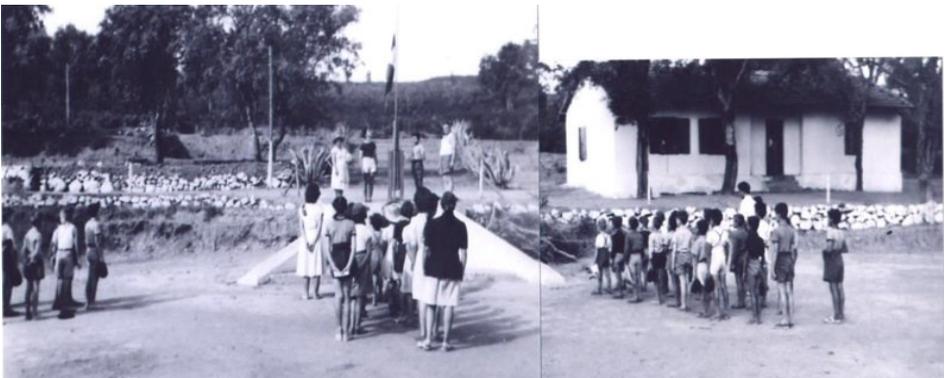


Carte de 1957

Quelques semaines avant le départ, ma mère s'occupa de mon trousseau. Il fallait rassembler un certain nombre de vêtements et de linge énumérés sur une liste. Puis marquer le tout de mes initiales, accompagnées d'un numéro d'inscription octroyé par l'association. Elle trouva à la mercerie bonneterie, layette Tentation, 41 boulevard Victor Hugo, des rubans de tissus sur lesquels étaient brodés de fil rouge des séries de lettres et de chiffres. Puis patiemment elle cousit côte à côte les deux A de mes initiales suivi d'un 3, d'un 1 et d'un 7. Je la revois ajustant minutieusement les A A 317 de mon matricule de petit colon, au dos intérieur de chaque pièce d'habillement que j'allais porter, ainsi que sur les serviettes et les gants de toilette. Elle y passa beaucoup de temps car elle n'avait pas de machine à coudre.

Mais ce séjour à Tazrout serait particulier car je n'allais pas me trouver séparé de ma famille. En effet mes parents et ma sœur, alors âgée de deux ans, séjourneraient aussi au même endroit parce que des adultes étaient également accueillis pour y passer leurs vacances. C'était un embryon, un balbutiement de ce qui deviendrait plus tard le concept des villages de vacances. L'éloignement serait donc fictif, moi côté colonie, eux côté résidants. Le départ de Constantine, où nous habitons, se fit dans un autocar Chausson de couleur rouge pour la carrosserie et crème pour le toit. Ces véhicules aux lignes modernes pour cette époque, portaient le sobriquet de « Nez de Cochon » à cause du petit capot qui ornait la face avant. Ce sont les Messageries Djidjelliennes qui nous acheminèrent. Réveillé dès cinq heures pour un départ à six heures du matin, je découvris aux aurores une ville encore endormie, vide et silencieuse à laquelle je n'étais pas habitué. Le souvenir lumineux du ciel au lever du soleil m'est resté en mémoire à cause de l'intense couleur jaune orangée, mêlée de mauve que je découvris ce matin d'été. Lumière que je devais

retrouver bien plus tard transposée avec talent sur certains tableaux Orientalistes. Le voyage fut long. En consultant les horaires des trajets quotidiens de cette époque, qui passaient par El Milia, le voyage durait cinq heures trente, arrêts compris. La route n'était qu'une somme de virages se succédant comme la houle en pleine mer, pendant 190 kilomètres. Ce dont je me souviens surtout c'est qu'après El Anser nous sommes arrivés près de la côte, à l'embouchure du Rhumel, et que la route s'orienta vers l'ouest en longeant la méditerranée pendant plusieurs kilomètres. Ah ! La mer aux vagues paresseuses, les plages de sable blanc ! Quelle déception, lorsqu'à l'approche de Djidjelli, l'autocar tourna brusquement à gauche, et dos à la mer, changea de cap pour gravir le djebel, grimpant jusqu'à 700 m d'altitude pour nous déposer à Tazrout notre destination. De là-haut, nous pouvions voir la mer, tache bleutée étalée à l'horizon, si proche, si inaccessible.



La descente des couleurs à la colonie de vacances de Tazrout, un soir d'août 1951

Le directeur de la colonie de Tazrout s'appelait Mr Baril. Plusieurs bâtiments tout en rez-de-chaussée semblables à des bâtiments militaires entouraient une place où nous nous

réunissions en particulier pour la montée et la descente des couleurs.

Une photo trouvée sur un site de ventes de cartes postales anciennes me fait penser que ce lieu a pu servir un temps de campement militaire. On voit une section de soldats en rang et en marche avec écrit à la main au dos du cliché : « Sur la route entre Texenna et Djidjelli le 24 août 1947 ».

Sur l'annuaire de 1957 des abonnés au téléphone de la région de Constantine figurent à Texenna un abonné « Colonie de vacances A.Roumia E.G.A. » au numéro 012, et un autre intitulé « Œuvre des enfants à la montagne » au numéro 006. Nous étions une cinquantaine d'enfants divisés en trois groupes encadrés par des moniteurs. Chaque équipe portait un nom : Les lions, les tigres et les panthères, ce qui occasionnait de notre part une foule de rugissement au moment des rassemblements.



Rassemblement du matin côté des petits colons.



Rassemblement du matin côté des adultes. À l'extrême droite, ma mère munie de son Kodak. On devine ma sœur accrochée à sa jupe.

Dans le dortoir nous dormions dans des lits superposés. J'avais celui du bas. Avec mon copain qui occupait celui du haut, la nuit venue, après l'extinction des feux, nous entamions d'interminables bavardages parfois interrompus par le moniteur qui braquait sur nous sa lampe de poche après nous avoir débusqués. Nous mangions dans un réfectoire aux fenêtres donnant sur de superbes paysages de montagne.

Je n'ai pas conservé beaucoup de souvenirs de ce séjour. Heureusement que mes parents avaient amené leur Kodak à soufflet. Ils prirent quelques photos de ces vacances qui ont survécu à l'exode et aux déménagements.

Le dimanche un Père blanc venait célébrer une messe pour ceux qui désiraient y assister. Je me souviens aussi que les

moniteurs obligeaient ceux qui recevaient des colis à les partager avec le reste de l'équipe.

Mes parents mis au courant de ces redistributions « obligées », s'empressèrent d'aller acheter des friandises à Texenna, le village dont dépendait Tazrout, afin que je sois au même diapason que les autres. Car moi aussi j'avais bénéficié du partage avec ceux de mon groupe. Mais lorsque ma tante Angèle m'envoya un colis inattendu, un vrai, qui avait transité par la poste, je n'avais pas apprécié ce bis repetita de partage !



Les colons de Tazrout. L'auteur, en casquette, est à l'extrême droite.

Ce que j'aimais, ce sont les feux de camps. À la tombée de la nuit, nous étions rassemblés autour d'un bûcher que nous avons préparé le jour en parcourant les taillis, les sous-bois à la recherche de brindilles, de branches et tout ce qui pouvait brûler. Le feu se gonflait, lançant de grandes flammes mêlées

d'étincelles à l'assaut de la voûte céleste riche de myriades de scintillements étoilés qu'aucune lumière terrestre n'estompait.

Quelle était belle la nuit d'Algérie accompagnée d'un chœur de grillons, de jappements de chacals auxquels répondaient l'aboïement en échos des chiens kabyles, gardiens des mechtas environnantes.

Au cours de ces veillées, les plus grands jouaient des saynètes, d'autres récitaient des monologues. Nous chantions tous des chansons apprises pendant la journée. La soirée se terminait avec la « danse du scalp ». Cela consistait à gesticuler en tournant autour des braises du feu de camp comme nous l'avions vu faire dans les films de westerns, tout en chantant une chanson attribuée aux indiens d'Amérique: « Tomawak, ton nom est guerre, ta place au combat. Tayou tayouya... »



Sortie et pique-nique en forêt au-dessus de Texenna.

Il y eut une échappée d'une journée, une excursion en forêt, qui éloigna du campement l'ensemble de la colonie et des adultes en vacances parmi nous. Mes parents y participèrent ainsi que ma sœur Colette. Nous marchâmes plusieurs kilomètres pour aller pique-niquer dans une clairière en pleine forêt de chêne liège.

Seule la cuisinière avait fait le trajet en voiture. En fin d'après-midi elle proposa à ma mère de faire monter dans la voiture ma petite sœur pour éviter qu'elle ne se fatigue plus.

Plusieurs kilomètres nous séparaient de Tazrout. Ma sœur se crut abandonnée et pleura pendant tout le trajet jusqu'à ce qu'elle retrouve notre mère. Ce fut sans doute pour elle très traumatisant car malgré son très jeune âge, elle se souvient encore maintenant des sanglots occasionnés par cette séparation, sans doute la première de sa vie!

Bien plus tard lorsque je suis devenu adulte, mes parents me racontèrent que les chambres du baraquement, dans lequel les couples de vacanciers étaient hébergés, étaient tellement rudimentaires qu'ils ne laissaient aucune place à l'intimité. Ronflements, pets, soupirs, s'entendaient à travers les minces cloisons. L'ambiance était bon enfant avec souvent des allusions salaces sur certains gémissements ou certains grincements entendus au cours de la nuit. Mes parents en riaient encore vingt ans après. Les lavabos étaient communs avec tout de même une pièce pour les femmes et une autre pour les hommes. Pas de douche. Repas pris par grandes tablées à l'extérieur. Pour conclure, Maman y alla d'une de ses formules « C'était plutôt vacances au kibboutz que séjour au Georges V ! »



La table des adultes un dimanche comme le prouve la présence du Père blanc, de dos à droite.



Contre champs de la table des adultes. Cette fois, le père blanc est à gauche.

La dernière veillée fut nostalgique parce qu'elle se termina par le chant des adieux « Ce n'est qu'un au revoir mes frères, ce n'est qu'un au revoir ... ».

Le Père Jacques Sevin, cofondateurs des Scouts de France, avait écrit en 1920 les paroles françaises de cette chanson connue pour être une vieille mélodie écossaise du XVIII^{ème} siècle. Il venait de mourir en France quelques semaines avant, le 19 juillet 1951. Mais ça, je ne l'ai appris qu'en faisant les recherches pour cet article...

Le lendemain le retour fut pareil qu'à l'aller. Interminable. Je me souviens que l'autocar était arrivé à Constantine à la nuit tombée. Ce fut la seule et unique fois où je fus inscrit à une colonie de vacances.

Mes parents avaient bien perçu que dortoir et réfectoire n'étaient pas des rimes de mon répertoire et que mon esprit d'indépendance s'accordait mal à la promiscuité et à l'encadrement de ces séjours collectifs.

De ces vacances à Tazrout, il est surtout resté gravé dans ma mémoire cette vision de la Méditerranée perceptible à l'horizon, à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau.

Frustration passagère car mes parents décidèrent que pour les prochaines vacances nous irions à Herbillon, au bord de la mer, entre Philippeville et Bône, en pension à l'hôtel Beauséjour. Pour eux fini le kibboutz, pour moi enfin l'immersion voluptueuse dans la Méditerranée.



On ne bouge plus ...



Photo prise, c'est la débandade !